« Il n’est pas de patrimoine plus précieux ni de capital plus conséquent à Genève que ceux offerts par l’eau. C’est là notre plus éclatante fortune. » /page 17

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l’AUBP · Association d’usagères·ers·x des Bains des Pâquis · www.aubp.ch · numéro 36 · hiver 2026-2027





La guerre de l’eau
/pages 4-7



L’eau qu’on lâche, le sujet qui fâche ?
/page 15



Ceux du journal
/pages 30-31



Une pêche miraculeuse
/pages 36-37

ÉDITO

L'avenir de l'eau

Le monde va mal. On le sait. L'eau, c'est la vie. Sans eau, pas de vie, en tous les cas pas pour nous, pauvres humains, ni pour toutes les espèces animales ou végétales non adaptées au milieu salin. Adieu veaux, vaches, cochons et myosotis.

Même le château d'eau de l'Europe subit chaque année un stress hydrique plus marqué. Les glaciers fondent à vue d'œil et il n'est pas impossible que dans un futur relativement proche on évoque le désert d'Aletsch comme de celui de Gobi, ou que l'on parle du Léman comme de la mer d'Aral. Il suffit de penser au lac des Brenets pour que la fiction devienne une réalité presque palpable et brûlante.

La Bretagne suffoque les mois d'été venus. Les choux-fleurs dépérissent, les huîtres cuisent, les coquilles Saint-Jacques passent de l'océan à l'assiette sans connaître la poêle. Au nord, le Rhin si cher à Wagner, le beau Danube bleu encensé par Strauss fils ou le Rhône encore célébré par Marc Briquet regardent, l'œil éteint, les poissons, ventre à l'air, dériver sur leurs flots miséreux. Et ne parlons pas du Sud. Le Pô véritable peau de chagrin.

La verdoyante Romandie songe déjà à acquérir un Canadair, même si le canton de Vaud ni le Valais ne sont évidemment la Gironde. Sûr qu'un de ces quatre matins on va tous cramer et que le paysage ressemblera furieusement à un crobard hachuré au fusain. Alors, où trouver de l'eau ?

On pourrait désaliniser les mers et les océans, mais cela est plus qu'onéreux. Mélanger des molécules d'hydrogène et d'oxygène et créer de l'eau, mais cela est encore plus cher à fabriquer. Resteraient des pilules d'H_2O dessiquées, mais dans quoi pourrions-nous les réhydrater ? Sinon de l'eau. Serpent cosmogonique qui se mord la queue.

Il s'agit là évidemment d'un scénario catastrophe, mais comment pourrait-il en être autrement ? L'agriculture ne sera plus qu'un rêve et nous connaîtrons la famine éternelle. La banquise, fondue, noiera les Marquises et les atolls des mers du Sud. Les maladies seront notre pain quotidien avant que la mort ne nous étrangle de notre dernier souffle.

Est-il encore temps ? Allez savoir…

La rédaction

Les lacs

Il n'a plu que des pluies de soleil,
nuit et jour des averses de feu
et il s'est évaporé, le lac des Brenets.
Mais dormant depuis des années
dans la matrice fertile de son fond
de vieilles graines ont éclos,
une verte prairie de plantes rares
qui n'attire pas les poissons, mais les botanistes.
Et puis, sur le soleil se couchera la nuit noire
et la pluie et la pluie fera fuir les savants
et ce sera le retour des poissons.

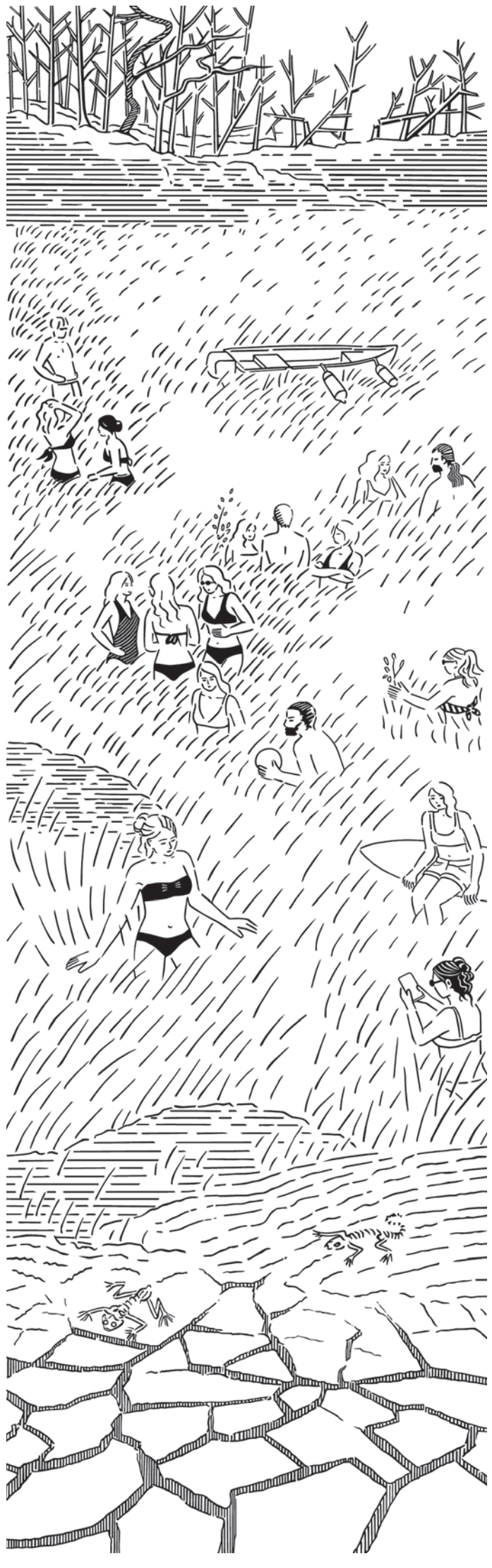
Pendant ce temps le Léman est trop chaud,
couleur des algues qui y prospèrent,
ni vraiment bleu, ni vraiment vert, ni gris,
mais il a de la marge, le lac : ses abysses restent de glace
et il saura se régénérer, pour peu que prenne le dessus
notre intelligence sur la sottise de qui l'on sait.

Nous verrons sur le fond le Mont-Blanc,
suspendu à ses nuages,
glisser très, très lentement
vers nous et, noir messager de beauté,
perché sur sa bouée, le cormoran déploiera ses ailes.

ANDREA PONCIONI

Plage qui bronze

On ne peut plus bronzer sur la plage :
désormais c'est la plage qui bronze
sous un soleil étouffé, dans l'éclat
des feux de forêt. Les flammes embrasent la côte
et grillent qui grille les poissons.
Noire procession de troncs la pinède,
ciel rouge et jaune couché sur le sable,
touristes hébétés repliant leur serviette,
jetant à la poubelle leurs déchets et leur espoir.
Mais le clapotis des vagues dit la terre
comme elle était avant l'être humain.



DESSIN FIONA MICHELET

Page une : dessin de TOM TIRABOSCO





DESSIN YVAN BENOIT

C'était mieux avant

Rares sont ceux qui s'en souviennent encore. Mais ces derniers murmurent tous entre leurs profondes rides asséchées, en substance, le même discours. Avant, c'était mieux.

PHILIPPE CONSTANTIN

Avant, c'était du temps où l'eau coulait à flot, autant que notre insouciance. Un temps où l'on pouvait rester sous la douche trente, quarante aberrantes minutes ou plus, sans se poser de questions, au lieu de se laver comme on le fait aujourd'hui à grands renforts de poignées de sable. Un temps où les enfants jouaient innocemment à s'éclabousser dans un verdoyant jardin avec un tuyau d'arrosage. Un temps où les piscines, figurez-vous, au lieu de recueillir une hypothétique averse salvatrice, véritable arlésienne de nos jours, étaient des lieux de loisir pour se baigner, le corps entièrement immergé m'a-t-on affirmé. Un temps où, aussi improbable que cela paraisse, des gens descendaient en glissant le long d'interminables pistes de ski ou de luge, naturellement recouvertes de neige. J'ai découvert, par miracle, quelques clichés de ces temps heureux dans les archives de la BNS, la Bibliothèque nationale de la Sécheresse.

Qu'ont donc fait nos ancêtres autrefois pour en arriver là ? Selon les manuscrits, coupures de presse, livres, et malheureusement de trop rarissimes documents numériques, tous presque entièrement disparus, au code brouillé et irrécupérables, de nombreux signes avant-coureurs avaient pourtant alerté bien en amont les scientifiques et une partie de la population attachée à des valeurs écologiques [1].

Il semblerait que nos aïeux, malgré toutes les alertes, se soient souciés comme d'une guigne de la catastrophe à venir dont nous avons malencontreusement hérité. L'expression en vogue naguère « Après moi le déluge », aujourd'hui par la force des choses complètement obsolète, sinon incompréhensible, caractérise sans doute le mieux qu'on puisse imaginer le mode de pensée de ces dégénérés dont nous sommes les descendants [2].

Évidemment, il est difficile de critiquer une civilisation du loisir, abrutie par les dirigeants et les sachants, qui pour maintenir et asservir ses hordes de sujets les plus loyaux dans leur misère intellectuelle, brisaient dans l'œuf à coups de bâton et de promesses électorales jamais tenues, de séries télévisées et de loteries nationales, toute velléité de révolte.

Le propos était là semble-t-il en ces temps reculés et prétendument heureux : argent, pouvoir, sexe et religion. La religion pouvant être perçue comme une croyance, mais aussi comme une dévotion à tous les éléments précédents. Religion de l'argent, religion du pouvoir, religion du sexe. Les présidents de certains pays autrefois ne s'en cachaient pas, niant au nom du profit toutes les problématiques sociales, culturelles et climatiques. Préférant au bien-être de leurs concitoyens d'absurdes guerres pour leurs propres intérêts.

Nous avons miraculeusement survécu à la disparition des pôles de l'Antarctique et de l'Arctique. À la disparition du permafrost. Nous avons survécu aux virus antédiluviens surgis de la fonte des glaces. Les mammouths, prétendument ressuscités, n'étaient rien en vérité. De simples et grosses peluches inoffensives au mieux, que nous avions envie de cajoler entre nos bras d'enfant, comme ces dinosaures de plastique qui nous avaient tant fascinés depuis si longtemps. C'est pourtant l'invisible, l'infiniment petit, le microscopique qui a failli nous décimer. Et cet invisible se cachait dans cette eau pétrifiée depuis des millénaires. Un monde quantique, insoupçonnable, composé d'animalcules que nul n'aurait su discerner, et pourtant tous plus létaux que n'importe quel monstre ou titan.

Nous avons survécu aux grandes famines, aux arbres qui séchaient sur pied sans produire le moindre fruit, aux pommes de terre et autres tubercules ou racines rabougries, impropres à la consommation, à une pauvre végétation en déshérence. Le seul rêve, toujours d'actualité par ailleurs, était un simple verre d'eau. Mais, à l'instar des fruits ou des légumes, cette époque bénie avait disparu. Il fallait se faire une raison. Une raison vive et assoiffée. Nous avons donc dû apprendre à nous hydrater sans eau, à nous sustenter sans agriculture, sans nourriture comme nos ancêtres l'entendaient autrefois.

Et alors, quoi ? À quoi bon ? Il aurait été plus facile de démissionner et de crever le ventre à l'air, la gueule grande ouverte, la langue gonflée, cyanosée et balbutiant d'inutiles prières et promesses. Nous avons juste tenu le coup, nous souvenant malgré tout, que c'était mieux avant.

[1] Pour plus d'informations sur l'écologie, antique mouvement politique complexe et multiforme, vous pouvez vous référer à mon ouvrage : *Les partis politiques avant la grande sécheresse*, publié sur feuillets de pierre gravée aux éditions Noé, novembre 2426.

[2] Vous trouverez un florilège de ces expressions d'antan dans mon livre : *Ces drôles d'expressions d'avant la grande sécheresse*, publié aux mêmes éditions, en février 2423.

LA GUERRE DE L'EAU

TEXTE/ANASTASE LIAKOS DESSINS/GUY MÉRAT

PLUS LA MOINDRE GOUTTE D'EAU DEPUIS DES ANNÉES... LE SOL N'EN PRODUIT PLUS... LE CIEL A DÉCIDÉ DE N'OFFRIR PLUS QUE LA LUMIÈRE AVEUGLANTE DU SOLEIL, SYMBOLE D'UNE FIN DU MONDE INÉVITABLE. LE LAC AUTREFOIS SI PROFOND EST DEVENU UN CANYON, CICATRICE ARIDE QU'IL FAUT SURVEILLER POUR EMPÊCHER TOUT PILLEUR D'APPROCHER DE GENÈVE, UNE DES RARES CITÉS À POSSÉDER ENCORE QUELQUES LITRES D'EAU...

...GRRRRZZZZZZZZ. CAPITAINE...? GRRRZZZ... CAPITAINE! URGENCE... ABSOLUE! ÉMEUTE D'ASSOIFFÉS... COULOIR DES PÂQUIS... GRRZZZ... DEVANT LE GRAND RIVAGE! VENEZ MAINTENANT!... GRRRZZZ...GGGRRRZ!

UNE ÉMEUTE! JE DOIS Y ALLER. TU ME REMPLACES! ALORS L'ŒIL BIEN OUVERT ET... PAS DE PETITE SIESTE!

PFFF... PAS DE SIESTE, PAS DE SIESTE!!

RUE DES PÂQUIS

DANS LES RUES ENCADRÉES D'IMMEUBLES, RIEN NE CHANGE. LA CHALEUR ÉTOUFFANTE DEVIENT BRÛLANTE... LE BÉTON EST UN ENNEMI. LES ASSOIFFÉS S'AGGLUTINENT SOUS LES RARES OMBRAGES.
UNE AGITATION VIOLENTE ANIME CEUX QUI ONT ENCORE L'ÉNERGIE DE SE REBELLER...
ET CETTE FOIS-CI, LES ASSOIFFÉS SONT NOMBREUX... TRÈS NOMBREUX.

...UNE GOUTTE, C'EST 30 FRANCS ...DEUX GOUTTES, 50 FRANCS...

... SOIF... J'EN PEUX PLUS...

... TU L'AS EUE OÙ CETTE FLOTTE ? CASSE-TOI !

AH

REGULEZ OU ON TIRE !

BAM

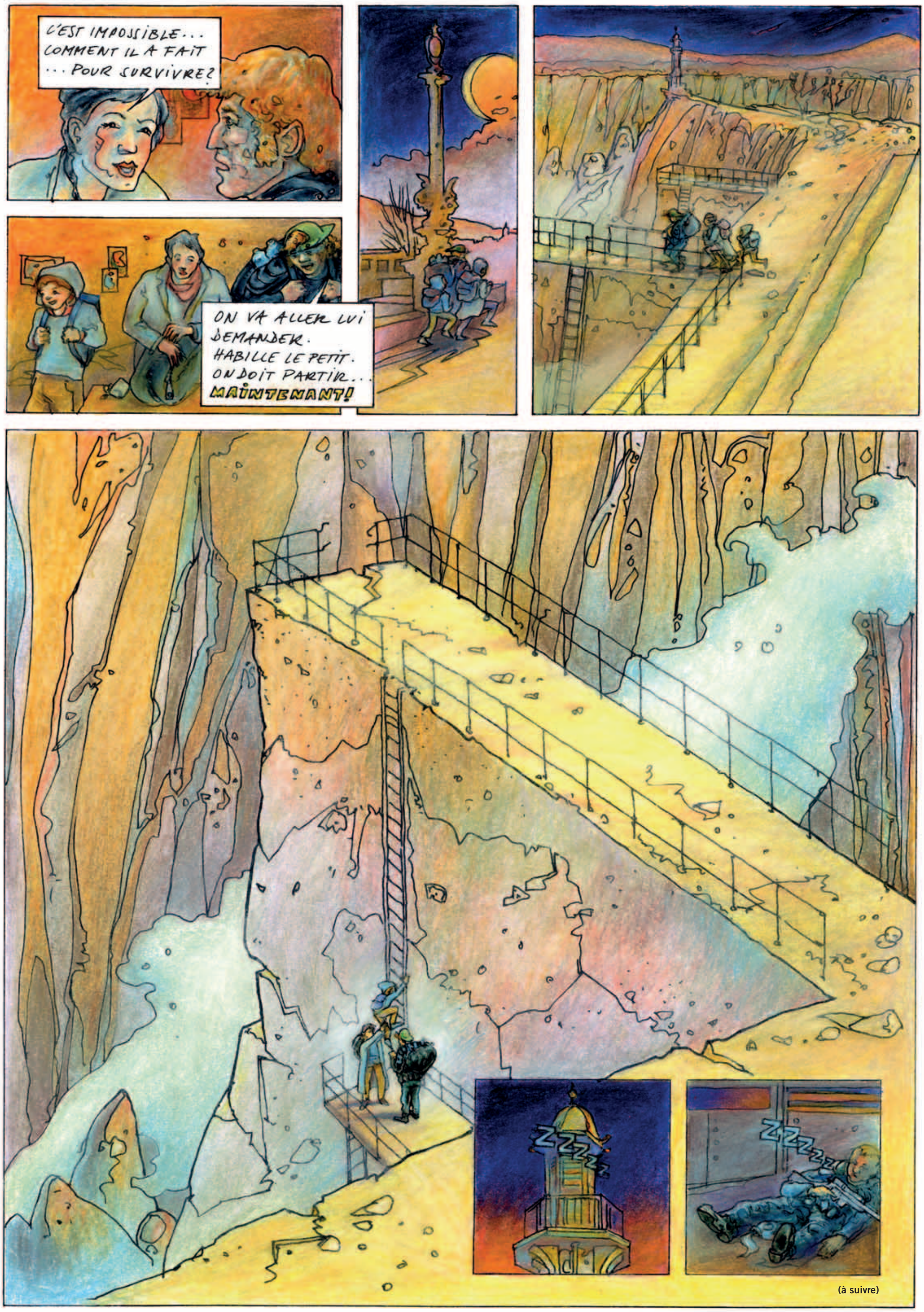
ENCORE CES PUTAINS D'ASSOIFFÉS...
... SI JE POUVAIS...

BAM BAM

DÉSOLÉ CAPITAINE MAIS NOUS AVONS DÛ TIRER !

CAPITAINE ! CAPITAINE...


JE COMPRENDS PAS ! ON LEUR DONNE ASSEZ POUR VIVRE ! QU'EST-CE QU'ILS VEULENT DE PLUS CES ANIMAUX ?
IL MANQUE UN SAC ENTIER DE BOUTEILLES ! DES BOUTEILLES D'UN LITRE ! COMMENT JE VAIS LEUR EXPLIQUER ÇA ? RETROUVEZ-LES !
FAITES VOTRE BOULOT
GRRRZZZ... ON A DEUX ASSOIFFÉS REPÉRÉS EN TRAIN DE COURIR À DEUX RUES D'ICI... GRRRZZZ... ÇA NE PEUT ÊTRE QU'EUX !
LAISSE LE SAC ! SINON ON EST MORT...
LE SAC !
ILS ONT LAISSÉ LE SAC !
ILS SONT SÛREMENT PAS LOIN... JE M'EN OCCUPE CAPITAINE !
!!!
ET HOP ! NI VU, NI CONNU...
...OU... PRESQUE !
OH MON DIEU ! OÙ TU AS TROUVÉ TOUT ÇA ?
TU L'AS VOLÉ... ILS VONT NOUS TUER !!!
IL EST VIVANT, JE L'AI VU DANS LA LUNETTE DU FUSIL !
J'ÉTAIS À DEUX DOIGTS DE TIRER...


C'EST IMPOSSIBLE... COMMENT IL A FAIT ...POUR SURVIVRE?
ON VA ALLER LUI DEMANDER. HABILLE LE PETIT. ON DOIT PARTIR... MAINTENANT!

(à suivre)



DESSIN AMBRE DOMERGUE

Paradis lacustre

Je trouve une barque abandonnée et me mets à ramer. Autour de moi, l'eau respire lentement. Calme et froide.
Sous la surface glissent les carpes. Un silure gigantesque, aussi long qu'une péniche, tourne paisiblement autour de ma barque.

CORINA ISAC RENAUD

Je laisse derrière moi le monument Brunswick. Tel un iceberg solitaire, sa silhouette émerge à peine des eaux. Je mesure soudain l'ampleur du changement : la ville repose désormais sous son lac. Je découvre le paysage avec curiosité. Étrangement, je ne ressens aucune peur. L'apocalypse a une odeur marine qui m'est familière. Là où s'étendait autrefois le Léman, une mer s'ouvre désormais jusqu'aux confins du regard. Une odeur d'algues monte jusqu'à moi. Elle réveille un souvenir enfoui : mon père et moi, au petit matin, relevant les filets de pêche.

La barque avance cahin-caha, coincée dans les racines qui ondulent telles des danseuses lascives. Des nénuphars géants de verts tendres, de roses diaphanes, de bleus profonds et de blancs nacrés flottent sur le lac, qui paraît respirer sous ce tapis végétal mouvant.

Les bras me conduisent presque malgré moi vers les Bains. Au loin, seule la cime du phare perce encore la surface, comme un dernier repère dans ce monde englouti. Les rames heurtent soudain une masse métallique. Le choc résonne dans l'eau. Peut-être l'ancienne horloge, rongée par la rouille ? Je ralentis et tente de reconstituer mentalement les lieux disparus. Sous ma barque sommeillent désormais la Panthère, le sauna et la Buvette. Ma Buvette. J'imagine les tables, les chaises, j'entends presque le brouhaha des conversations. Là, quelque part sous plusieurs mètres d'eau, se trouve la cuisine où j'ai passé tant d'années. Jadis, j'y étais le chef cuisinier.

Dans ce silence originaire, j'entends un bruit oublié : des rires. Des rires d'enfants. Ils deviennent de plus en plus distincts. Je découvre alors des dizaines de gamins occupés à jouer sur les feuilles de nénuphars comme sur un tapis de verdure, à danser, à cueillir des fruits et des herbes d'antan, en équilibre. J'avance lentement et me cache derrière un lys d'eau. J'observe. Aucun adulte parmi eux. On dirait que seule l'innocence des enfants a survécu au désastre. La nature n'a voulu garder de l'ancien monde que ces âmes pures et leurs rires contagieux.

Un battement d'ailes vient interrompre mes pensées. Des cygnes majestueux se posent sur ces radeaux de verdure, près des gamins. Je retiens mon souffle. Les oiseaux entament une étrange danse et des sons cristallins emplissent l'air : j'assiste à une conversation entre les cygnes et les enfants. Un dialogue silencieux dans une harmonie naturelle. Alors c'était donc possible… Cette complicité entre l'humain et le vivant, que nous, les adultes de l'ancien monde, avions été incapables de créer.

Le jour décline. Les enfants se retirent dans les pétales des nénuphars, devenues leurs demeures. Et dans le noir vibrant apparaissent les lucioles. Par centaines. Elles atterrissent gracieusement dans le creux des pétales. Peu à peu, le jardin flottant s'illumine. Chaque fleur devient une lanterne suspendue entre ciel et eau, si bien que l'immense étendue lacustre ressemble à une constellation dérivant lentement dans la nuit. Je crève d'envie de pleurer et hurler de colère devant cette beauté. Nous avons blessé ce monde jusqu'à le faire mourir. Et pourtant, il a trouvé le chemin de renaître sans nous, ses bourreaux.

Je contemple cette nature renaissante avec la certitude douloureuse de ne pas la mériter. Je suis un rescapé d'un ancien âge, un vestige d'une espèce qui a échoué, qui n'a plus sa place ici. Je me dois de partir pour ne pas salir ce souffle nouveau.

Je m'allonge au fond de la barque et embrasse une dernière fois du regard ce qui fut mon paradis lacustre. J'emporterai le souvenir des premiers rayons du jour et des Aubes musicales, de mes plats cuisinés, l'arôme du café se mêlant à celui du lac, les visages des femmes aimées. Je glisse dans ma poche une feuille de coriandre – de quoi nourrir la nostalgie des origines – et attends que la nuit noire m'enveloppe, m'engloutisse pour de bon.

Demain, à l'aube, les nouveaux Bains s'éveilleront dans leur innocence retrouvée. Les nymphéas déploieront leurs corolles, éveillant doucement les enfants qui y ont trouvé refuge. Dans la lumière tendre des pétales se dessine une promesse silencieuse.



DESSIN JEHAN KHODL

Pépé et le trésor du lac

GILLES MULHAUSER

Collonge-Bellerive, janvier 2085

Quand j'étais enfant à la fin des années 20, à chaque fois que je demandais si le lac pouvait disparaître un jour et que j'exprimais la peur de ne plus avoir de l'eau pour boire, mon grand-père répondait avec grande affirmation – et avec un fort accent genevois : « Ne t'en fais pas, avec le volume que contient notre lac (de Genève), il peut encore s'écouler de nombreux siècles avant que cela arrive. » Mais même si le doute me revenait régulièrement par un mécanisme subtil et inconscient – j'avais alors aux alentours de 8 ans –, sa réponse et le ton qu'il y mettait avaient le don de me rassurer. J'avais de l'estime pour lui car il faisait un métier – qui n'existe plus aujourd'hui – qui consistait alors à donner des ressources aux personnes qui en avaient besoin pour se procurer toutes choses utiles. C'était un gestionnaire ; il ne pouvait donc que s'y connaître sur la manière dont les stocks des différentes matières étaient amenés à évoluer puisqu'il gérait la plus importante de toutes : l'argent. Mieux que l'or !

Pépé est mort à peine arrivé à sa retraite anticipée, et je suis entré dans l'adolescence comme dans un sauna. Au début c'est sympa, on se dit que c'est bon pour la santé de suer toutes les toxines accumulées « à cause des autres », avant de plonger dans l'eau froide pour se donner un coup de saisissement utile et remettre à zéro le processus de pensée critique par soi-même. Sauf que là dans les années 30, en sortant du sauna, la différence de température avec l'extérieur était faible, voire nulle : les « responsables » avaient manifestement perdu le moyen de stopper le corps de chauffe. Il y avait certes encore de l'eau dans le lac, mais plus vraiment d'eau froide. Je vous parle évidemment de l'été, mais cela commençait de plus en plus souvent au printemps et débordait largement sur l'automne. De mai à octobre, il devenait rare de vivre ces moments agréables que j'avais connus petit, pendant les vacances scolaires de juillet et d'août, où la fraîcheur du soir reposait de la touffeur du jour écoulé. Heureusement, il restait les intersaisons et l'hiver pour respirer un peu.

Imaginez le passage d'un ado vers l'âge adulte avec le cerveau en ébullition permanente… Je pensais bien encore à pépé, car manifestement le lac, lui, ne bougeait pas. Il restait immuablement dans sa position, à la même hauteur ! Je parle ici des années 40. Si la quantité était encore là, un changement notoire était toutefois lié à la température : à l'aval sur le Rhône, les Français se dépatouillaient avec peine avec leurs centrales qui ne pouvaient plus être refroidies par l'eau trop chaude du fleuve pendant des périodes de plus en plus longues. Ça bougonnait sec dans les relations entre la Suisse et la France, entre Genève et ses voisins. En effet, le Léman étant quand même en bonne partie en main des Français, il semblait normal que « leur » Rhône à l'aval soit alimenté comme ils le voulaient et dès qu'ils en avaient besoin. Genève a bien pratiqué quelques lâchers d'eau au Seujet, mais « l'épaisseur utile », la lame d'eau de quelques centimètres directement utilisable en surface, fournissait un débit d'eau (chaude) supplémentaire au Rhône pendant quelques jours, alors que les périodes de canicule et de sécheresse duraient plusieurs semaines. Physiquement, le lac ne pouvait pas donner plus que sa hauteur minimale fixée par le barrage du Seujet.

Le doute a commencé à s'insinuer quant aux affirmations de pépé : ce n'est pas parce qu'on possède un immense patrimoine qu'il est utilisable là, tout de suite, selon la simple volonté d'un être humain, aussi président soit-il. C'est dans les années 50 que tout a basculé. J'avais la belle trentaine, l'âge de la force vive. Cet âge où selon ce que j'ai lu à propos des générations précédentes, on entreprend, on prend des risques, on fonde des projets pour les décennies à venir… Mais à cette période-là, ça partait dans tous les sens. Ceux qui en avaient (de l'argent, pas de l'eau) quittaient la région et montaient sans changer d'attitude, soit en altitude, soit en latitude. C'était le temps des premiers projets d'activités nautiques sur les lacs de barrage. On retenait l'eau non plus pour son usage en tant qu'énergie, mais pour faire de grandes « piscines » là où il faisait un peu plus frais. Des constructions étaient envisagées sur ces (nouveaux) rivages. Ceux qui étaient condamnés à rester à basse altitude essayaient de faire en sorte que les réseaux d'eaux brutes construits dans les années 30 et 40 servent en priorité au refroidissement des bâtiments, alors que le monde agricole se battait pour les conserver en priorité pour l'irrigation. Pendant quinze ans, les législatures politiques ont eu à affronter des conflits d'usage très disputés – comme pour la mobilité au début des années 2000 –, chaque camp défendant ses intérêts avec hargne.

Je vous parle aujourd'hui en tant que personne d'âge mûr et je souris en pensant à pépé. Dans sa trésorerie intellectuelle, il avait classé l'eau du Léman dans les « actifs utilisables à court terme », dans cette catégorie que sa génération jugeait gratuite et inépuisable, donc corvéable à merci (mais sans le dire, ce fameux merci !). Sans veiller à son renouvellement intrinsèque et au strict prélèvement de l'intérêt annuel, évidemment variable selon les aléas naturels, cette catégorie d'actif est en réalité immobilisée à très long terme, voire à l'infini, et ce même si la nature de l'eau est essentiellement liquide (sic !).

Nous sommes en 2085 et j'espère arriver un jour à la retraite. Je réfléchis à ce que nous avons tenté de faire dans l'intérêt collectif. Ceux qui ont encore des glaciers sur leur territoire ont construit de nouveaux barrages ou rehaussé les anciens ; les précipitations régulières, donc stockables, se concentrent pendant l'hiver avec de moins en moins de neige. Le Léman et Genève, avec son barrage du Seujet, ont été progressivement pris en tenaille entre la rétention faite dans les Alpes valaisannes et la demande d'eau qui augmente dans les basses vallées françaises. En été, le niveau du lac peut aujourd'hui descendre 2 mètres plus bas qu'au début du siècle, posant de plus en plus d'enjeux sur l'exploitation du barrage qui ne peut pas évacuer plus d'eau que ce que les affluents du Léman amènent. Sur les berges du lac, la partie peu profonde régulièrement asséchée a été conservée dans le domaine public et une forêt riveraine, ainsi que des milieux humides commencent à se déployer. Un cheminement pédestre continu est nouvellement mis en place par endroit à l'arrière de ces nouveaux milieux naturels. Les propriétés privées ont perdu l'accès direct au lac. Certaines digues portuaires n'offrant plus le tirant d'eau suffisant ont été fermées et sont devenues des sites d'élevage de poissons alimentant les filières locales ou des enceintes d'activités nautiques (essentiellement baignade) alimentées par l'eau puisée en contrebas. De nouvelles infrastructures portuaires sont envisagées à distance du rivage actuel afin de concentrer les points d'accès. Tout cela a pacifié la relation entre les riverains et le lac en créant un tampon entre les fonctions naturelles d'un lac et la manière de l'utiliser par les humains. Des projets de quartiers palafittiques (constructions en pilotis sur le lac) ont été proposés à plusieurs reprises dans les planifications cantonales et locales, mais ils ont tous été refusés à l'heure où j'écris.

En repensant à pépé, un plan de trésorerie très fin couplé à un observatoire a fini par être constitué afin de mesurer les stocks puis de réguler les différents usages et les priorités y relatives de la ressource en eau sur tout le bassin franco-suisse (10 000 km²) à l'amont du Fort l'Écluse. Son siège est à Genève et il est piloté par une sorte de parlement qui mélange élu·es, expert·es, représentant·es d'associations ou groupes d'intérêts et citoyen·nes. Pépé se serait-il étranglé ou aurait-il apprécié de voir son métier ainsi transformé au profit de toutes et tous, mais surtout de la ressource elle-même… Je ne saurais le dire. J'espère toutefois qu'il repose au frais, pépé !

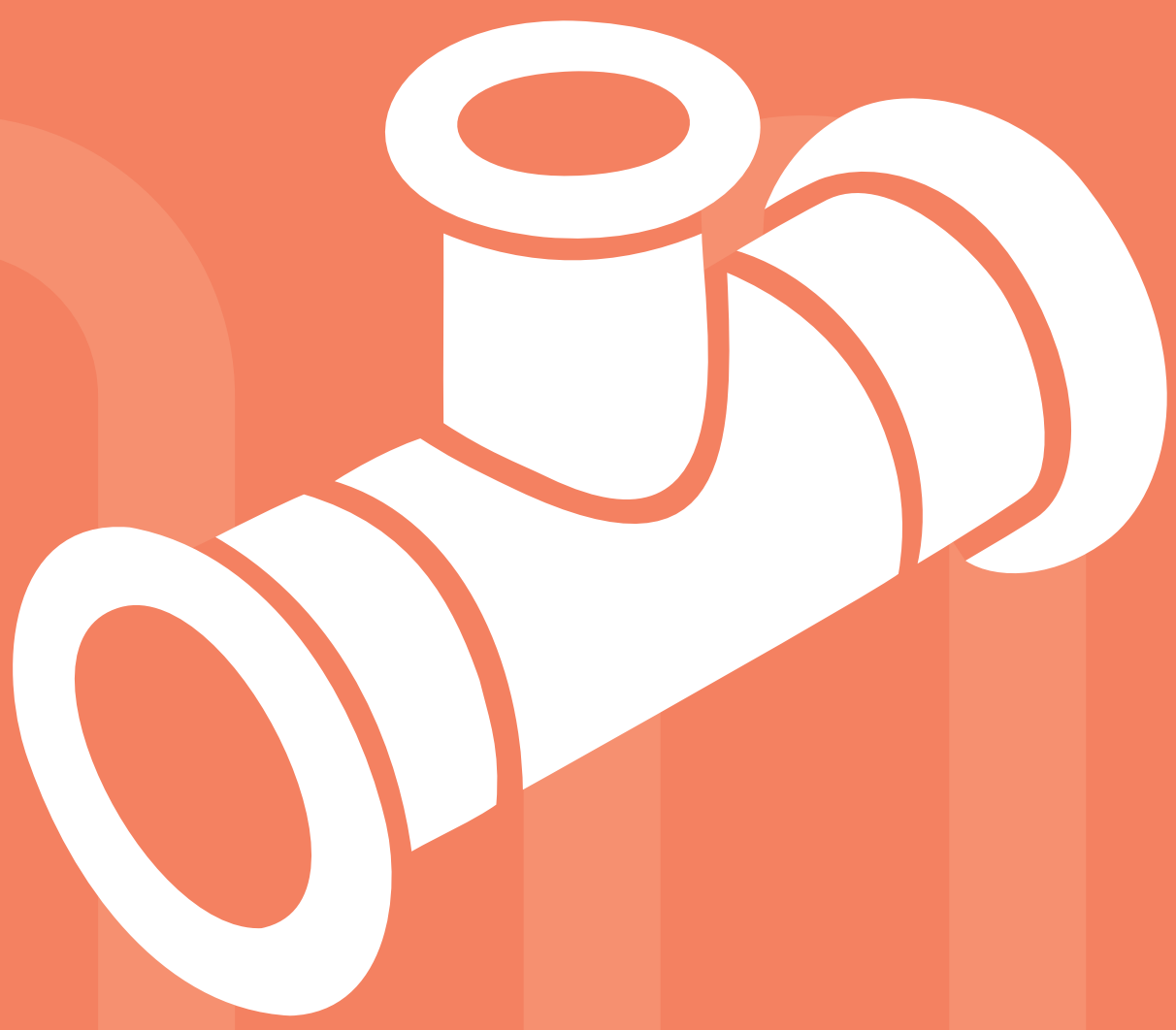


Sasso del Diavolo

Dans la nuit du 29 au 30 juin 2024, un bruit arrive de la montagne. Au début, il est lointain, confondu avec la pluie et avec l'eau qui coule déjà vers la vallée. Il est difficile de comprendre d'où il vient. Puis, en quelques instants, tout s'accélère. La terre cède, les pierres se détachent et l'eau prend de la vitesse. Ce qui était immobile se met à bouger. Tout descend vers la vallée. L'eau passe entre les pierres, les déplace, les recouvre. La terre se mêle au courant. Les pierres roulent, rebondissent, s'arrêtent un instant, puis repartent. Les sons se superposent jusqu'à n'en former qu'un seul. Un bruit continu, sans direction précise. La montagne perd des morceaux, tout tombe vers le bas, vers la vallée. Puis, tout s'arrête, sauf l'eau qui continue de couler. Les pierres, désormais, restent immobiles. À présent, il ne reste plus rien du bruit.

TEXTE ET PHOTOGRAPHIE
GIORGIA FILIPPONI

giorgiafilipponi.ch
@giorgigigigia



parentidesign.com

SIG

GeniTerre°

Ceci est bien plus qu'un tuyau.

C'est aussi un élément du réseau genevois de chauffage à distance qui **permet de réduire les émissions de CO_2 des bâtiments.**

Il utilise **les ressources renouvelables et de récupération de notre territoire :** incinération des déchets, biomasse, géothermie, chaleur industrielle.

Ce réseau bénéficiera **d'une chaleur issue à 80 % de ces énergies locales d'ici à 2030.**

Visionner la vidéo

Avec la gamme de solutions GeniTerre°, limitons notre dépendance aux énergies fossiles.

SIG

Abondante mais fragile

L'eau est partout autour de nous. Assis sur la plage des Bains des Pâquis, il suffit de lever les yeux pour regarder le Léman, ce gigantesque réservoir bleu. Un peu plus loin, sous nos pieds, bien que cachée, l'eau s'écoule dans le sous-sol et forme des nappes phréatiques dont certaines sont exploitées pour divers usages, alimentation en eau potable, géothermie, irrigation…

LUDOVIC SAVOY

Nous aurions vite fait de nous convaincre de l'inépuisabilité et de la pureté de cette ressource et pourtant, une réalité tout autre nous est rappelée régulièrement. Tant en surface que dans le sous-sol, comme dans le lit de nos rivières, l'équilibre est fragile et régulièrement perturbé sous l'effet conjugué de trois forces : nous-mêmes, de plus en plus nombreux, nos activités, de plus en plus polluantes, et le climat, de moins en moins prévisible.

Printemps 2016, une présence anormale de perchlorate est relevée dans certains échantillons d'eau issus de la nappe phréatique du Genevois. Cette pollution, héritée d'une usine située en amont sur l'Arve, contraignait à fermer un certain nombre de puits d'alimentation en eau potable [1]. Des mesures de précaution avaient alors été immédiatement décidées par les autorités, des deux côtés de la frontière, prévoyant une utilisation accrue de l'eau issue du Léman.

Dans le Léman, la CIPEL recensait en 2023 plusieurs dizaines de micropolluants : pesticides, résidus médicamenteux, métaux [2].

Été 2025, des analyses effectuées par les cantons de Genève et de Vaud dans les réseaux de distribution d'eau potable alimentés par le Léman ont mis en évidence une teneur en 1,2,4-triazole supérieure aux prescriptions fédérales en matière de qualité des eaux potables [3].

Été 2026, l'Allondon est mise à ban et la Drize soutenue par un apport de l'eau du réseau [4].

Pour couronner le tout, une étude récente de l'UNIL et de l'EPFL vient de révéler que la pollution du lac aux microplastiques serait 656 fois supérieure à ce que l'on croyait [5].

Des milieux différents, des impacts d'origines différentes mais tous liés à nos activités anthropiques et un climat en modification. Soyez cependant rassurés, malgré la teneur inquiétante de ces différentes observations, celles-ci ne remettent pas en cause la qualité de l'eau de baignade, tout comme celle de l'eau distribuée qui sont strictement contrôlées. La carafe d'eau du robinet reste vivement recommandée, surtout en période de canicule. C'est une chance dont toutes les régions du monde ne bénéficient pas et il ne faut pas l'oublier !

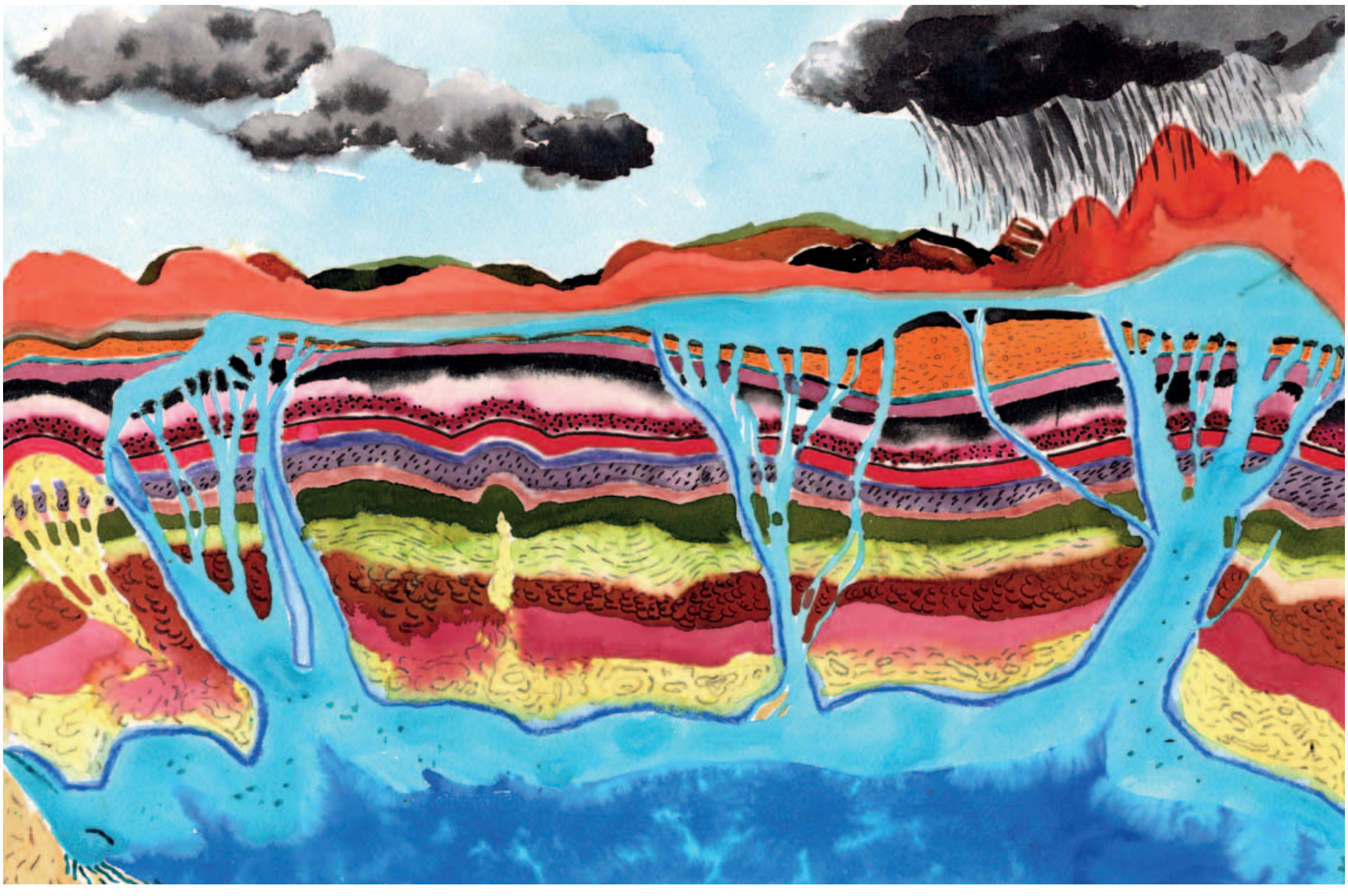
Cet équilibre hydrique fragile est redessiné année après année, au gré des sécheresses et des pollutions. L'eau que nous consommons n'est pas seulement plus difficile à trouver en quantité, elle présente également de plus en plus une qualité altérée par les activités humaines qui impliquent des traitements parfois coûteux afin de lui redonner une qualité permettant de la consommer sans risque. L'assèchement et la pollution croissante ne sont pas forcément une fatalité, ce sont surtout la surconsommation et les pollutions qui appellent une vigilance et une adaptation sur le long terme.

Notre agglomération transfrontalière est alimentée en partie par les eaux souterraines de diverses nappes. Pendant longtemps, on a pu pomper, pomper dans la nappe principale du Genevois sans s'inquiéter, puis dans les années 1970, à force de pomper, le niveau s'est effondré. Notre région s'agrandit depuis plusieurs décennies, et avec elle la consommation en eau. Aujourd'hui le Grand Genève boit à ~70% l'eau du Léman, ~27% de ses nappes et ~3% des sources de versants. Pour pallier cette croissance et l'abaissement de la nappe, une station de réalimentation artificielle de la nappe a été construite en 1980. L'eau de l'Arve qui jusqu'alors l'alimentait naturellement mais lentement est depuis filtrée et réinfiltrée de manière à garantir un niveau stable. Ce sont donc entre 8 et 10 millions de mètres cubes par année qui ont été réinfiltrés depuis 1980. Une sorte de remboursement de notre dette hydrique et une régulation innovante à l'échelle locale du cycle de l'eau.

À notre échelle, des gestes simples du quotidien et à la portée de toutes et tous permettent déjà de réduire nos impacts sur les eaux (ne pas laisser couler l'eau inutilement, ne pas jeter de substances polluantes dans son lavabo…). De manière plus générale, les communes et les cantons agissent de concert afin de protéger les nappes d'eau souterraine en amont de leurs captages de manière à limiter les pollutions. Les secteurs critiques et pollués sont identifiés et assainis. Les technologies de traitement évoluent également et sont de plus en plus efficaces. Les méthodes d'analyses permettent également de détecter des substances que nous n'aurions pas pu identifier il y a une dizaine d'années. Toutes ces actions permettent conjointement de préserver ou améliorer la qualité de nos eaux.

Ces quelques lignes n'ont pas pour vocation de dramatiser la situation ni de sermonner nos usages qui sont intrinsèquement dépendant de nos sociétés urbanisées. Elles permettent juste de mettre en évidence qu'une gestion plus rationnelle et intelligente de l'eau est non seulement nécessaire mais parfaitement à notre portée. C'est cette eau-là au bord de laquelle on pourra continuer à se prélasser, sans arrière-pensée, chaque année aux Bains des Pâquis.

[1] www.rts.ch/info/regions/geneve/9140679-la-pollution-de-la-nappe-phreatique-genevoise-due-a-une-usine-francaise.html
[2] www.cipel.org/catalogue/suivi-des-micropolluants-dans-les-eaux-du-leman
[3] www.ge.ch/document/124-triazole-informations-qualite-eau-potable-du-leman
[4] www.ge.ch/actualite/secheresse-mise-ban-temporaire-partie-allondon-soutien-drize-31-07-2026
[5] actu.epfl.ch/news/la-pollution-aux-microplastiques-dans-les-eaux-s-4



DESSIN CÉCILE KOEPFLI

Journal des Bains 36 · hiver 2026-2027

Le Léman survivant

Revue de presse, été 2076

Que pourront bien publier les journaux lémaniques dans 50 ans ? Le collectif Hydromondes se prête ici au jeu de la fiction journalistique du futur. L'actualité du lac s'y révèle à la fois bouleversée et résistante. Cette proposition fait écho à l'exposition itinérante « Le Léman est un être vivant » (au Musée du Léman à Nyon en janvier-février 2027).

HYDROMONDES*

Le bassin lémanique compte près de 200 rivières affluentes. En cet été 2076, plus de 55 % d'entre elles ont connu des à-secs.

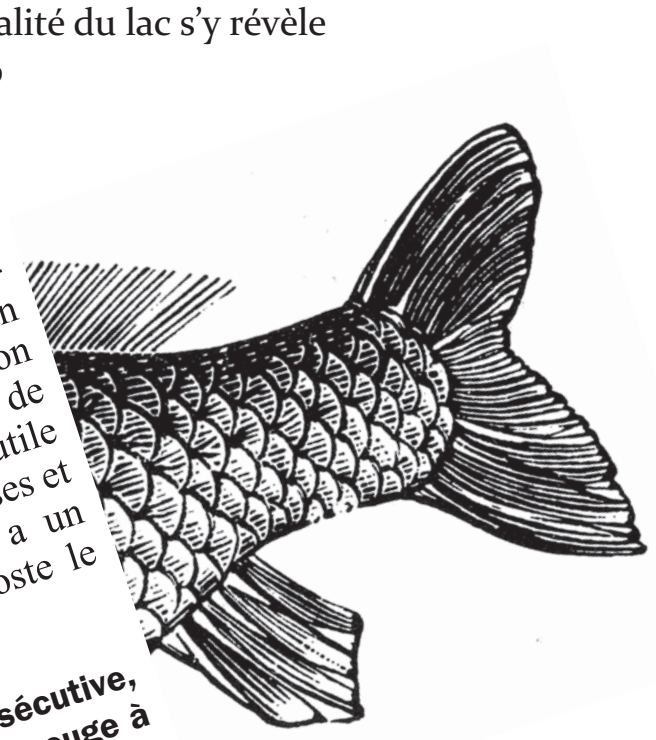
Une grande manifestation festive s'est tenue hier dans le parc de la Perle du Lac pour célébrer les 40 ans de l'abandon du projet du CERN – qui aurait fait passer un anneau de béton sous notre si cher lac.

Les taux de microplastiques dans l'eau potable avant osmose inverse n'ont jamais été aussi élevés qu'en cette année 2076. Quinze ans après l'interdiction du plastique dans le bassin lémanique, la situation reste des plus problématiques.

Le plancton bioluminescent visible la nuit du fait des grandes chaleurs est officiellement reconnu comme inoffensif pour la santé humaine. Baigneuses, baigneurs : n'hésitez pas à aller nager de nuit dans les lumières naturelles du lac.

Le Muséum d'histoire naturelle de Genève ouvrira la semaine prochaine son exposition « Bienvenue à toutes les vies ». On y redécouvre notamment cette période étonnante des années 2020, où les humains s'autorisaient encore – sans aucune gêne pour nos cohabitant·es lémaniques – à parler d'« espèces exotiques envahissantes ».

Pas moins de 3000 bateaux à voile se sont réunis le week-end dernier pour la régate Lemania. L'ensemble des dons récoltés a été reversé à un fonds de dépollution du Grand-Lac.



Émilie Channelaz, 27 ans, pharmacienne, vient de créer un réseau artisanal de production lémanique d'huile essentielle de renouée du Japon : c'est utile contre les règles douloureuses et les troubles digestifs, ça a un effet diurétique et ça booste le système immunitaire.

Pour la 7e année consécutive, toutes les écoles, de Carouge à Chancy sans exception, ont participé à la Fête du Feuillu. Des dizaines de milliers d'enfants y ont célébré le Rhône et ses forêts.

Le plan transfrontalier de désartificialisation des sols, créé en 2044, vient de dépasser les 10 000 km² de surface débitumée dans le bassin lémanique.

La Ville d'Évian vient de signer un arrêté municipal stipulant qu'elle n'accueillera plus jamais le G7. Le *Dauphiné libéré* a titré : « Quand le Léman prime sur l'argent ».

Une nouvelle étude des services de la Commission internationale de protection du Léman estime aujourd'hui à plus de 100 000 le nombre de castors dans tout le bassin lémanique.

La huitième ferme aquacole d'épuration des eaux du Léman vient d'ouvrir à Collonge-Bellerive. Chacune d'entre elles fait vivre plusieurs dizaines de paysannes et de paysans, qui produisent plusieurs tonnes de légumes et de poissons chacune. L'idée venait de Calcutta, mais elle fonctionne très bien chez nous.

L'Association de sauvegarde du Léman se félicite du retrait des enrochements sur plus de cent kilomètres de berges du Léman. Cela a permis la renaturation low-tech de douze petits estuaires affluents. Une habitante a déclaré : « Ça me fait tout drôle, j'ai l'impression de vivre au bord du lac de Neuchâtel. »

La Ville de Genève annonce ce jour que le siège de l'Organisation mondiale du travail – à l'abandon depuis trois ans – va devenir le siège de l'Organisation mondiale du soin des eaux.

L'Association lémanique des pêcheurs et pêcheuses a tenu à remercier publiquement les moules quagga pour avoir épuré les boues massives des inondations de l'hiver dernier. On estime que sans elles, les volumes de pêche auraient été 4 à 5 fois moindres.

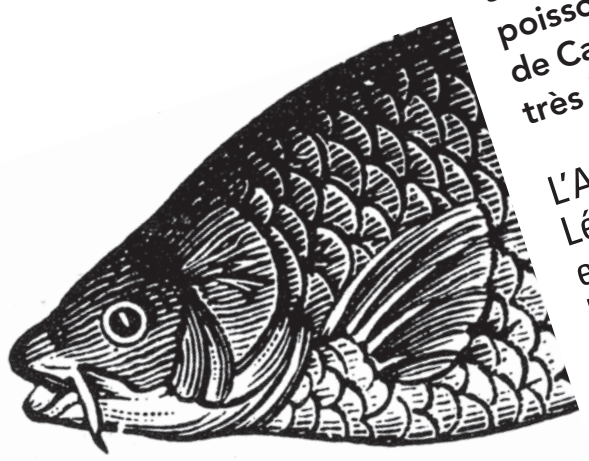
À l'occasion des 30 ans de sa création, l'Office intercantonal des forêts lémaniques a annoncé avoir déjà replanté 45 000 arbres de plus de 30 espèces différentes.

Une procession de plus de huit mille personnes s'est rendue au glacier du Rhône pour le remercier une dernière fois et lui dire adieu.

Les boucles d'oreille et colliers en écailles de poissons du Léman, initialement créées à Saint-Gingolph, sont maintenant produites dans plus de quatorze ateliers tout autour du lac.

Le Réseau des alpages, entité transfrontalière d'agroécologie lémanique, vient d'accueillir son 150 000e membre.

Une équipe de paysagistes, accompagnée par le Conservatoire du littoral français, vient de redonner vie au premier éco-village palafittique, à Chens-sur-Léman.



* Hydromondes est un collectif pluridisciplinaire (autrices, architectes, paysagistes, ingénieures, musiciennes et comédiennes). Par des enquêtes populaires, le collectif propose des recherches-créations sur l'eau, les rivières et les bassins-versants. Inspirées par l'idée de biorégion, ses actions se déploient à la croisée des arts, des sciences et des résistances.

L'eau qu'on lâche, le sujet qui fâche ?

Alors que la France et la Suisse viennent de se doter d'un cadre pour la gestion des eaux du Rhône et du Léman (niveaux), comment les pressions (en particulier climatiques) vont-elles interférer dans un dialogue cordial et efficace vieux de plusieurs décennies ?

CHRISTIAN BRÉTHAUT

Trois illustrations : d'abord, notre territoire est le berceau du premier accord international (signé en 1978 déjà !) visant le pilotage partagé de l'aquifère du Genevois. Ensuite, au fil du temps, c'est une quarantaine de dispositifs bilatéraux qui ont été instaurés afin de gérer les systèmes hydriques courant de part et d'autre de la frontière. Enfin, n'oublions pas la belle victoire que représente le Léman, tant les taux de phosphore ont massivement décliné sous la supervision de la Commission internationale pour la protection des eaux du Léman (CIPEL).

Dans un tel contexte, demeure toutefois une énigme. Jusqu'à récemment, le Rhône, fleuve majeur du continent européen, n'était encadré par aucun traité pour sa dimension transfrontalière. Il aura fallu dix ans, trois ministres suisses de l'environnement (Doris Leuthard, Simonetta Sommaruga et enfin Albert Rösti) et deux présidents de la République française (François Hollande et Emmanuel Macron) pour qu'en 2025 des négociations aboutissent enfin à la signature de deux accords, l'un pour le Léman, l'autre pour le Rhône.

Dix années de freins et d'accélérations diplomatiques aboutissant à deux mécanismes distincts visant à encadrer les enjeux quantitatifs et à anticiper les tensions dans un contexte de crise climatique. Comme l'illustre le resserrement opéré dans l'attribution des mandats de négociation de la Confédération suisse, mandats évoluant de la gestion transfrontalière du Rhône en 2020 à la régularisation du Léman en 2023, le cœur de cette énigme se situe bien autour des niveaux du lac.

Du point de vue opérationnel, le Léman c'est une affaire suisso-suisse. C'est sous l'égide de la Confédération que les cantons de Genève, Vaud et du Valais ont défini des cotes altimétriques permettant la régularisation du lac sur une base mensuelle grâce au robinet que constitue le barrage du Seujet. La France n'a dès lors pas la main sur les quantités d'eau qui entrent sur son territoire. Si, voyant une régularisation de sa rive sud assurée, elle s'est longtemps accommodée de cette situation, les enjeux climatiques semblent avoir ensuite changé la donne.

Deux textes sont donc paraphés. Dans les très grandes lignes, le premier illustre la volonté de renforcer les instances de coopération pour la gestion du fleuve, au-delà des interactions entre producteurs d'énergie principalement. L'objectif est ici de créer une Commission internationale pour la régulation transfrontalière du Rhône. Le second, focalisé sur le Léman, vise la création d'un cadre sur les questions de quantité, sur la prévention et l'anticipation d'éventuelles tensions inhérentes aux demandes de la partie aval.

Ces traités sont une percée bienvenue. Ils ne représentent pas le grand soir mais constituent en revanche une pirouette élégante. Sans remettre en question la mainmise helvétique sur les niveaux du lac, ils formalisent des instances de coopération en période normale comme en situation de crise et ouvrent la voie à une flexibilisation ad hoc (devant être négociée) d'un acte intercantonal suisse à la fois robuste du point de vue juridique et passablement rigide de par sa difficulté à être modifié.



Le barrage du Seujet. Photographie Gilles Mulhauser

La signature permet sans nul doute de combler un vide. Ces nouveaux accords contribuent à résoudre notre paradoxe mais génèrent bien entendu de nouvelles interrogations.

L'idée de définir des processus plutôt que des volumes d'eau est particulièrement séduisante. Elle ouvre la voie en matière de dispositifs transfrontaliers suffisamment résilients face aux incertitudes climatiques. En revanche, elle impliquera certainement de nouvelles négociations et donc la nécessité d'un dialogue aussi franc que constructif.

Dans cette perspective, il s'agit de réfléchir au rôle de ce formidable stock d'eau qu'est le Léman dans notre lien d'interdépendance amont-aval. La donne climatique comprend des défis et des impacts qui touchent et toucheront un bassin de vie commun. Dans ce contexte se pose la question de la solidarité hydrique et de l'usage du Léman comme un levier d'adaptation à la fois suisse et français, à l'échelle d'un bassin partagé.

Ensuite, il sera particulièrement intéressant de voir comment ces mécanismes institutionnels s'articuleront avec l'existant. Si, depuis cinquante ans, la CIPEL a été l'organisation phare de la maîtrise qualitative du lac, on ne peut qu'être surpris de la voir totalement absente de ces cadres portant sur les questions de quantité.

Enfin, tout reste à faire en matière d'opérationnalisation. Le temps de la mise en œuvre pourrait ainsi constituer une formidable opportunité, nous permettant de réfléchir à la place de nos hydrosystèmes, au-delà des enjeux uniquement opérationnels et productifs. Maintenant que le mystère semble enfin résolu, débattons du statut de nos écosystèmes, des dimensions culturelles et relationnelles avec le Rhône et le Léman. Saisissons l'opportunité du chantier à l'œuvre et délibérons avec et pour ces splendides écosystèmes.



Dessin Mix & Remix. © Commission internationale pour la protection des eaux du Léman (CIPEL)

Délire onirique, des lyres orphiques

G(OR)ILLES MUL(HAU)SER

À la mémoire de l'Oulipo
(Ouvroir de littérature potentielle),
de ces écrivains qui firent de certaines contraintes
de l'or poétique. Vous vous souvenez d'un de ses membres
qui en 1969 a écrit un roman de 300 pages sans utiliser
la lettre « e » : son titre, *La disparition*,
et il s'appelait G.org.s P.r.c.

En rapport avec le thème de ce numéro
du *Journal des Bains*, la perspective de devoir un jour
se passer de ressources naturelles aussi essentielles
que l'eau (et l'air, pour assombrir le trait),
a inspiré les deux textes ci-contre.
Dans le premier, sans utiliser la voyelle « o »,
chaque vers est inspiré par un ou plusieurs mots
qui changent de sens sans ladite voyelle.
Le second joue autour de la disparition potentielle
du « o » et du « r », sur un ou deux mots par vers,
et du changement de sens ainsi engendré.

Attention, sombres poèmes… !

**Imaginez que nous perdions le « o »
dans la langue française. Cette exclamation,
cette incantation. Ce Ô tant de fois chanté
pour prier, pour interpeler. Lettre centrale
comme le rond dans l'eau. Lettre qui propulse,
qui ouvre vers le haut. Mirabelle de nos voyelles,
disque orange qui appelle. Sou jaune et brillant,
forme sans angle, sans laquelle les mots
s'étranglent.**

Poème sans « o »

De quel abysse ce chant,
Sans vielle, air asséchant.

Sans que parle l'initiale
Vers de pierre, images pâles

Éculés, d'un temps passé,
Ils n'embarquent plus assez.

L'encre n'est plus tentative,
Elle s'inscrit définitive

Et va s'étancher au pire,
D'une langue sèche, s'inspire.

La vie perd le sûr chemin,
Virant au venin demain.

Raides, aveugles sur la vire,
Ne sachant à qui tenir,

Saisis, peur bleue de pisse ;
La guigne, mite, s'immisce.

Une mire sans reflet
Reste visée sans effet.

Sans sel, sur plage ridée
L'amer, une simple idée

Les fidèles crient bien
D'autres faisant fi du lien

En rage sur leurs nuages,
Niant ceux qui ne surnagent.

De crises en actes serviles
Brumes cachées, brises viles

D'eux, des leaders, bien ris
Quand nus furent mal pris

Brute derrière sa grille,
Le singe prie, se déplie !

**Imaginez que nous perdions l'OR de nos phrases parce
que l'eau et l'air vont mal. Comment courir la trouvaille,
dégoter les pépites qui de notre langue sont l'explosion,
l'éclat rugissant. Comment (dès lors) parler de l'Or bleu,
de l'Or du Rhin, sans sombrer dans l'ordinaire ?
Comment déclamer une oraison, prêter une oreille,
traduire un oracle, éviter un orage ? Faisons en sorte
que ces ors durent, au-delà des déchets d'argent impur,
de l'Anthropocène, bronzes obscènes. Même pas
sur le podium, même pas de certificat !**

Poème sans eau et sans air

L'avenir, annoncé doré, s'en remet au hasard.
L'ordre, accéléré, finit particule sans fard.
L'horreur, ravie, évolue en hésitation.
Broyer du noir devient adieu, négation.

Quel sourire franc adresser, sur les cendres
D'après glissants et pourris à défendre ?
Comment croître en n'étant qu'urbain,
Suivre une proue qui jamais ne prend bain ?

Les jours se diluant sans peps dans leur soupe,
Les desseins foirent sans guide pour le groupe.
Faire ses devoirs n'est qu'estimation !
Gérer ses avoirs simple proposition !

Sans eau sans air quel rayon nourrit nos vers ?
Et pour se poiler, quelle énergie, quelle lumière ?
L'oralité s'aplatit, dans de mauvais draps s'étale,
Troué sur le flanc, transformé le mourant du val !

Heureusement, il y a un temps où souffrir s'arrêtera !
Mais où est donc l'or d'Icare ? Qui au soleil se frottera ?

Et de se voiler au couchant l'astre orange
En cédant aux ténèbres forées d'étoiles
Des pensées asexuées, surgies sans morale,
Silencieuses, au tour d'un rêve étrange.

Et que chacun orpaille pour trois fois rien
L'inestimable trésor : de l'eau, de l'air, le lien !



Calvin au pays de l'or bleu

Le 4 juillet 2026, Genève s'est dotée d'une nouvelle loi sur les eaux (LEaux). Elle remplace un texte de 1961.



DESSIN EXEM

HERVÉ FAUVAIN*

À l'échelle cosmique, l'eau liquide est plus rare que l'or (Hubert Reeves)

Ouvrez le robinet : l'eau coule. Ce geste anodin éclipse un privilège immense. Genève vit au bord de l'un des plus grands réservoirs d'eau douce d'Europe, alimenté par le Rhône et les Alpes suisses. Le canton reçoit les eaux du Mont-Blanc via l'Arve et celles du Jura via l'Allondon et la Versoix. Sous son territoire s'étend la nappe du Genevois qu'il gère en bonne intelligence avec la France depuis des dizaines d'années. À cela s'ajoutent en moyenne plus de 900 litres de pluie qui tombent par m² chaque année à Genève.

Notre canton attire à lui la ressource, la concentre, la valorise et la restitue. C'est là sa véritable richesse : l'or bleu ; une ressource précieuse et convoitée, dont la valeur grandit à mesure que d'autres territoires en manquent. Mais contrairement à l'or que l'on conserve dans un coffre, sur lequel on spécule ou qui sert d'apparent refuge, la grande valeur de l'or bleu réside dans la possibilité de le partager. Le simple fait de se le permettre constitue un indicateur de la bonne santé du territoire. Et la manière avec laquelle ses acteurs choisissent de partager l'eau est révélatrice de leur agilité et de leur intelligence. Osons le dire, en la matière, Genève est en bonne santé et plutôt agile.

Reste que la ressource, ou plutôt sa disponibilité, ne se décrète pas éternelle. Sécheresses plus fréquentes, pluies plus intenses : le climat dérègle le rythme auquel l'eau nous parvient. Dans le même temps, notre bassin de vie transfrontalier de plus d'un million d'habitants se densifie, les modes de vie évoluent, de nouveaux usages apparaissent et, avec eux, de nouvelles pressions. L'équation se complexifie, mais la réponse demeure la même : protéger les ressources et organiser leur partage.

La nouvelle législation cantonale sur les eaux adopte la logique d'un gestionnaire avisé. Pouvait-il en être autrement ici à Genève qui cultive une tradition bancaire multiséculaire et qui jouit d'une reconnaissance internationale dans la gestion mondiale des flux des matières de toute nature ?

D'un côté donc, les stocks avec le lac, les nappes, les cours d'eau, les milieux humides, l'eau verte… De l'autre, les flux, organisés classiquement en deux parties : le grand cycle, celui de la nature et du vivant (précipitations, écoulements, infiltration) et le petit cycle, principalement celui des réseaux, depuis le prélèvement jusqu'au rejet. Ces cycles rendent de multiples services écosystémiques et permettent une grande variété d'usages : « communs » pour certains et « accrus » pour d'autres.

On attribue parfois à Jean Calvin un rôle dans la structuration des banques à Genève, chargées de conserver les richesses (les stocks) et gérer les échanges (les flux). En réalité, son apport dans ce domaine est d'une autre nature : il a été le premier théologien à cautionner le prêt à intérêt en Europe, le jugeant légitime pour un prêt productif, mais interdit lorsqu'il était contraire à l'équité ou à la charité.

Imaginer ce que Calvin aurait dit de la nouvelle LEaux est assurément très imparfait, mais il est plaisant de tenter l'exercice.

L'eau se gère, elle ne se possède pas. La théologie calviniste fait de l'humain un intendant des biens reçus. L'article 3 de la LEaux, qui pose l'eau comme bien commun et le rattachement des eaux superficielles et des principales nappes au domaine public lui aurait certainement paru juste : nous sommes des gérants, pas des propriétaires.

La mesure plutôt que l'excès. Pour Calvin, un taux d'intérêt devait rester modéré. Il aurait reconnu cet esprit dans l'usage parcimonieux de l'eau, l'installation de sous-compteurs et les tarifs par tranches de consommation, dont les montants sont plafonnés par la loi. La ressource n'a pas de prix, mais son usage doit être encadré et jamais prétexte à l'abus.

L'équité d'abord. Sans doute aurait-il aussi retrouvé cette notion d'équité au cœur du principe selon lequel l'eau potable doit rester économiquement accessible à tout un chacun (art. 43). Le principe de régulation des usages et – dans les situations particulières – la priorité donnée à l'eau potable, aux milieux aquatiques et à l'alimentation locale, comme l'accès aux plages sans distinction de domicile, auraient probablement aussi trouvé son approbation.

Un capital productif, géré avec rigueur. Calvin distinguait le prêt qui crée de la richesse de celui qui ne produit rien, en tolérant un intérêt modéré pour un prêt productif, mais pas pour celui qui sert à survivre. Sans doute aurait-il pu établir un parallèle avec la LEaux qui distingue l'usage commun de l'eau, libre et en principe gratuit, de l'usage accru, soumis à concession et à une redevance plafonnée. Réalimenter la nappe, renaturer les rivières, développer les eaux brutes serait assurément pour lui des investissements productifs, au sens où l'on place aujourd'hui pour récolter demain.

Convier une illustre figure de l'Histoire pour aborder l'avenir de l'eau à travers quelques points du nouvel arsenal législatif est bien sûr insuffisant. En pratique, la nouvelle LEaux va plus loin. Elle ouvre des perspectives essentielles pour la régulation de l'eau potable et des usages, explore le champ de l'eau brute pour les pratiques qui ne nécessitent pas une eau potabilisée, confie à la société civile la possibilité de produire des avis, se penche davantage sur l'intégration de l'eau en ville ou la gestion du ruissellement dans un contexte de changement climatique, renforce la coordination transfrontalière dans les situations de crise… La LEaux n'est pas la baguette magique mais offre des moyens renforcés pour se préparer aux évolutions à venir.

L'héritage de Calvin est majeur dans notre Histoire. De même, la gestion de l'or et des matières premières occupe une place importante dans notre économie. Mais il n'est pas de patrimoine plus précieux ni de capital plus conséquent à Genève que ceux offerts par l'eau. C'est là notre plus éclatante fortune. Nous en sommes toutes et tous les gestionnaires. Il y a 537 191 gestionnaires de fortune à Genève.

* Office cantonal de l'eau.

Le sourcier face aux pénuries d'eau

Il sillonne la Suisse romande et sa périphérie depuis 1998 muni de ses baguettes et de son pendule. Damien Evéquoz est sourcier. Pour lui, rien de magique, pas d'initiation spirituelle : tout le monde peut devenir sourcier, c'est avant tout une question de ressenti et de connaissance du terrain.

On ne peut le soupçonner d'être un charlatan. Validées par les hydrologues, les veines d'eau prospectées et localisées par le sourcier sont ensuite systématiquement placées sous le contrôle des scientifiques. Nous avons voulu savoir dans quelle mesure son métier avait changé face aux pénuries d'eau.



Photographies Bertrand Theubet



ENTRETIEN AVEC DAMIEN EVÉQUOZ

– Les demandes de prospection ont été multipliées par quatre cet été 2026, surtout parce que des sources existantes se sont taries. Mes clients sont surtout des éleveurs, des maraîchers, des arboriculteurs ou encore des communes qui disposaient de plusieurs sources pour alimenter en eau les populations, les activités agricoles et l'industrie.

Jusqu'en 2012, mes mandats visaient surtout à trouver de nouvelles sources pour des chalets ou des alpages. Après l'abondance, on a observé la baisse ou l'assèchement de sources anciennes connues depuis des générations.

Quelles mesures ont été prises ?

– Lors des périodes sèches, des hélicoptères ont amené de l'eau dans les alpages et des cabanes de montagne. L'eau était prélevée au plus près dans les lacs glaciaires. Mais cette mesure n'est pas pérenne en raison des coûts…

Il y a trois ou quatre ans, à la suite d'une prospection, je devais convaincre certains agriculteurs de choisir d'effectuer un forage et qu'il leur fallait installer un panneau solaire pour actionner la pompe dans le forage. C'était une utopie, car il faut un socle en béton, un mât et surtout une mise à l'enquête. Certains me disaient : allez vous faire voir avec ça, je ne veux pas en entendre parler. Moi je vais prendre la rétro (pelle hydraulique) pour creuser à trois ou quatre mètres. Il espérait ainsi trouver une veine d'eau, la pomper et l'amener à la ferme avec un dispositif simple, ni vu ni connu. D'autres n'hésitaient pas à faire usage de leur pompe à purin pour extraire l'eau souterraine dans le but d'abreuver leur bétail. Pour eux, cette solution évitait les démarches administratives.

Quel est ton rôle alors ? Tu te retires du projet ?

– Non, parce que j'interviens en amont. Je prospecte et j'indique où l'eau peut être trouvée. Ensuite mon rôle est aussi celui d'accompagnateur. Je ne me limite pas à la seule localisation. J'aide les propriétaires pour les démarches administratives, je les oriente vers des installateurs de pompes et des bureaux d'hydrologie qui gèrent l'analyse de l'eau en suivant un protocole précis. Les échantillons sont amenés rapidement au laboratoire dans une glacière, sinon les bactéries se développent et l'analyse est sans valeur.

Aujourd'hui, les agriculteurs acceptent ces contraintes et sont prêts à investir plusieurs milliers de francs dans un forage. Mais j'estime qu'une exploitation accrue des nappes et des eaux de fissures ne peut pas constituer une solution durable à long terme.

Quel est ton diagnostic à force d'arpenter le terrain ?

– Par exemple, si la végétation est très verte, cela ne garantit pas une abondance d'eau souterraine. Le relief et la météo peuvent apporter beaucoup de pluie de surface dans certaines vallées. Cela fonctionne à une autre échelle. Les sous-sols communiquent entre eux. Les hydrologues décrivent des eaux passant des Alpes sous Léman pour ressortir dans le Jura. Le Léman, précisément, a officiellement une profondeur de 300 mètres, mais un canyon glaciaire atteindrait 800 mètres par endroit sous une couche de vase de 500 mètres. Certains percements pour les traversées alpines ont vidé des volumes d'eau considérables contenus dans les fissures des montagnes. En témoigne l'incident géologique du barrage de Tseuzier en 1978. Le dynamitage de la galerie de reconnaissance du projet de tunnel routier au Rawil (entre les cantons de Berne et le Valais) a percé par accident d'immenses poches d'eau souterraines captives de la roche depuis des millénaires. En se vidant de son eau, le massif rocheux s'est littéralement essoré et rétracté, provoquant des mouvements de terrains spectaculaires. La roche déstabilisée s'est effondrée et a engendré de graves fissures sur le mur du barrage de Tseuzier. Le projet a été abandonné.

À part les géologues et les hydrologues, qui est garant de la surveillance des ressources en eau ?

– Dans mon école de géobiologie et de sourcellerie (fondée en 2008), nous enseignons les techniques du sourcier, entre autres à des fontainiers. Ils sont 250 en Suisse romande. La seule Ville de Genève emploie environ cinquante fontainiers à l'année pour gérer plus de 420 points d'eau et fontaines. Le fontainier est responsable de la gestion, de l'exploitation et de la sécurité des infrastructures d'eau potable, du captage jusqu'au robinet. Il veille en permanence sur la qualité et la quantité de l'eau potable, contrôle les réservoirs, les captages et effectue des analyses (taux de chlore, etc.). Il entretient les conduites, répare les fuites et assure la maintenance des hydrantes (bornes-fontaines).

Au début, les communes étaient sceptiques : suivre des cours de sourcier n'était pas fiable à leurs yeux. Et puis, peu à peu, parce qu'ils cherchent dans tous les sens, les fontainiers poussent les mairies à financer cette formation parce qu'il y a une vraie carence en eau. Depuis, on voit que c'est utilisé. Les fontainiers, suite à un apprentissage de la détection en baguette, sont en mesure de trouver les conduites, de trouver les fuites ou de nouvelles sources.

Qu'est-ce que cela apporte de collaborer avec les fontainiers ?

– Nous sommes d'accord sur un point : la première priorité consiste à réparer les réseaux plutôt qu'à multiplier les prélèvements dans le sous-sol. Beaucoup de canalisations sont obsolètes à cause du vieillissement et de la détérioration progressive des matériaux.

Chaque année, près de 109 millions de mètres cubes d'eau potable* disparaissent dans les canalisations suisses avant d'atteindre les robinets, soit 12% de l'eau distribuée. Il y a urgence d'effectuer ces travaux de réparation avant la disparition définitive des glaciers et de vraisemblables restrictions.

Propos recueillis par Bertrand Theubet

*À Genève, c'est deux fois la consommation annuelle totale d'eau potable.

Quand la Chine mène les nuages à la baguette

Certains pays n'hésitent pas à mettre en œuvre des moyens colossaux pour réaliser des projets de géo-ingénierie. Les chiffres de la Chine illustrent parfaitement le propos.



DESSIN HERRMANN

PHILIPPE JEANNERET

Depuis 2002, le pays s'est officiellement doté d'un « bureau des modifications météorologiques ». Sa mission est de contrer les aléas du ciel par les techniques de la géo-ingénierie. Plus de 50 000 personnes y travaillent. Selon un rapport publié en 2012 par Zheng Guoguang, directeur de l'Autorité météorologique chinoise, ce bureau a effectué en dix années plus de 560 000 « modifications météorologiques ». Soit environ 150 interventions par jour.

Toujours selon ce bureau, ces efforts ont permis de faire tomber 489,7 milliards de tonnes de pluie : de quoi remplir 1200 fois le barrage de la Grande-Dixence ! Les techniques utilisées sont principalement celles d'ensemencement des nuages par des composés chimiques, comme de l'iodure d'argent, pour transformer la vapeur d'eau en glace et faire tomber la pluie. Ces procédés, dits de *cloud seeding*, sont également utilisés pour prévenir les tempêtes de grêle.

Un programme particulièrement onéreux : entre 2008 et 2017, plus de 230 millions d'euros ont été dépensés pour développer les infrastructures nécessaires, mener les campagnes de modifications météorologiques et investir dans la recherche, selon un autre rapport publié par Wolfgang Gasser, chercheur en géo-ingénierie à Munich.

À noter que la Chine utilise de plus en plus la manipulation météorologique « pour éviter le mauvais temps lors des grands événements ». Elle y a eu recours par exemple lors de la cérémonie d'ouverture des JO de Pékin en 2008. Le Bureau météorologique chinois a même édicté, en 2015, toute une série de règles pour dire à quelles conditions il était possible de recourir à ces techniques, lors d'événements locaux ou nationaux : il faut par exemple que plus de mille personnes assistent à la manifestation et que cette dernière ait une valeur économique, culturelle ou politique évidente. De quoi laisser songeur…

L'idée de manipuler les conditions météorologiques est assez ancienne. On la trouve déjà dans la mythologie grecque avec les Néphélées, les nymphes de la pluie et des nuages. Dans la pratique, les techniques d'ensemencement ont été utilisées la première fois en 1946 aux États-Unis pour lutter contre la sécheresse qui sévissait dans la région de New York. Elles ont tout de suite suscité un grand intérêt.

Ces procédés ont été employés dans un premier temps pour lutter contre le manque d'eau, puis à partir des années 1950 pour réduire les risques de grêle. L'immission de particules d'iodure d'argent dans les nuages favorise en effet la formation de nombreux grêlons de petite taille, moins destructeurs qu'un faible nombre de grêlons plus gros…

Les buts ne sont pas seulement civils : pendant la guerre du Vietnam, les États-Unis ont recouru à l'ensemencement des nuages afin de rendre impraticable la piste Hô Chi Minh, utilisée par l'Armée populaire vietnamienne pour faire des ravitaillements. Plus de 2300 missions ont été menées entre 1967 et 1972.

De son côté, l'Union soviétique a également innové en procédant à l'épandage de nuages pour éviter tout risque de précipitation pendant la cérémonie d'ouverture des JO de Moscou en 1980. Idée reprise par la Chine 28 ans plus tard. L'Europe n'est pas en reste, en utilisant ces techniques pour combattre la grêle.

Si des pays comme la Chine, les Émirats arabes unis, l'Inde, la Russie ou encore l'Iran ont régulièrement recours à l'ensemencement des nuages, le procédé ne fait pas l'unanimité chez les scientifiques : certaines études estiment que les quantités de pluies peuvent augmenter de 20%, d'autres que les gains n'excèdent pas les 5%.

« Le *cloud seeding* est plus efficace pour dissiper les nuages et dégager le ciel que pour produire de la pluie artificielle », résume dans une récente interview Ulrike Lohmann, professeure de physique atmosphérique à l'École polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ). « Et encore, à condition d'ensemencer des catégories précises de nuages, comme les cumulonimbus d'orages et à condition que ces derniers soient suffisamment développés. S'il n'y a pas de nuages, il y a peu de chance de faire pleuvoir. »

Dans le domaine de la lutte contre la grêle, l'efficacité des épandages d'iodure d'argent suscite également débat. En Suisse, la compagnie d'assurance Bâloise a lancé en 2018 une campagne de prévention contre la grêle en engageant un petit avion muni d'un dispositif de pulvérisation pour voler sous les nuages d'orage et réduire les risques de grêle. Faute de résultats probants, elle a été abandonnée en 2024.

Procès en vue

MATHIEU SIMONET

Prochainement se tiendra à Toulouse le premier « Procès des nuages ». Il sera dirigé par un vrai magistrat devant une centaine de personnes, qui pourront voter. Leurs voix auront une influence sur la décision qui sera rendue. Deux avocates défendront deux thèses qui s'opposent. L'une plébiscitera l'intérêt d'intervenir sur les nuages ; l'autre s'y opposera. De quoi s'agit-il exactement ? Depuis huit décennies, on introduit des produits dans les nuages, notamment de l'iodure d'argent, par exemple pour lutter contre la sécheresse ou la grêle. Pour cela, on utilise des avions, des fusées ou des « générateurs au sol ». Est-ce que cette technique est efficace et, si oui, a-t-elle des effets secondaires indésirables ? C'est sur ces deux questions que les deux avocates débattront. Certains estiment que les quantités utilisées sont en-dessous des seuils de dangerosité. D'autres au contraire mettent en lumière le phénomène de « bioaccumulation » de l'iodure d'argent et son caractère nocif pour certains micro-organismes. Beaucoup estiment que l'on manque d'études pour avoir un avis éclairé. Devant ces incertitudes, certains sont plus sensibles au principe de précaution et d'autres au principe d'innovation. La technique de « l'ensemencement des nuages » a déjà été utilisée dans plus d'une cinquantaine de pays. Certains y ont investi des sommes importantes. Elle génère des tensions (des États se plaignent d'un « vol de nuages »). Pourtant, elle n'est pas réglementée ou à peine (il existe juste une convention de l'ONU qui interdit d'ensemencer les nuages pour en faire une arme de guerre). En clair, à condition d'intervenir à des fins non hostiles (par exemple pour obtenir un beau ciel bleu), aucune autorisation n'est requise. Chacun peut intervenir sur les nuages sans demander l'avis de personne. Devant ce vide juridique, il semblerait pertinent qu'une réglementation soit mise en place pour encadrer l'ensemencement des nuages (ou pour l'interdire le cas échéant). A minima, il serait raisonnable d'imposer une obligation de déclaration préalable avant tout ensemencement, voire une autorisation préalable. Deux autres pistes pourraient être explorées. Tout d'abord, penser le nuage comme un droit commun qu'on ne pourrait pas « manipuler » sans l'avis de la communauté internationale (on pourrait même imaginer de proposer l'entrée des nuages dans le patrimoine mondial de l'Unesco !). Par ailleurs, certains souhaitent attribuer aux nuages une « personnalité juridique », comme cela existe pour quelques fleuves. Dans cette hypothèse, qui pourrait parler en leur nom ? Au « Procès des nuages », pour la première fois, une magistrate jouera le rôle du « ministère naturel » (l'équivalent du « ministère public » qui parle au nom de la société), et ce, pour faire entendre la voix de la nature. Un appel de cette décision est prévu le 29 janvier 2027. Cette procédure fictive pourrait être suivie d'autres éditions ailleurs !



LYO SCHEDER

Lyo Scheder, en première année de formation à l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration du CFP Arts, nous propose une planche intrigante et audacieuse, où les Bains des Pâquis sont symbolisés par une île, en tant que lieu préservé, empli de joie et de poésie. Ce lieu préservé est entouré par un géant, représentant un monde de luxe et de consommation effrénée. L'artiste a utilisé un mélange de techniques pour réaliser son illustration, ce qui lui a permis de mettre en avant la diversité, la multitude de vie et l'énergie des Bains. La texture du crayon permet d'apporter une certaine douceur qui contraste avec l'image du géant qui aspire les ressources de la planète.

Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts

L'ami Midas

À midi Midas mangeait chez mémé. « La durée d'adhérence de la nouille au plafond, avant qu'elle ne lâche, donne le degré de cuisson. » C'était son truc, à mémé. La projection de la pâte demande de la force, de la précision et de la vivacité. Tout était dans le poignet, chez mémé. Midas surveillait la sauce tomate. Aujourd'hui mémé est morte.

JEAN-LUC BABEL



PHOTOGRAPHIE EDEN LEVI AM

Au théâtre on applaudit moins quand dehors il pleut. C'est sans doute une de leurs bizarres superstitions. Midas n'est pas né de la dernière pluie. Ses parents étaient au théâtre. On donnait *Le roi Lear*. Ils sont rentrés en titubant par les rues obscurcies à cause de la guerre. Chaque trottoir se négociait. Midas est né au matin à 8 heures. On lui noua la cravate. Il fut à l'heure au bureau pour son premier lundi timbré.

Il arrive à Midas de dormir debout dehors. Il serait un réverbère d'autrefois. Je veux la becquée, crie-t-il au gazomètre. Il dort droit et garde l'œil et la foi charbonnière. Il en sait des choses. Il a appris à lire tout petit par-dessus l'épaule des noctambules appuyés contre lui.

Midas court les vernissages et les premières mais déteste l'exotisme. Un bout d'ananas dans le riz le déboussole. Je lui cède mon hot-dog. Cependant il aimerait goûter du chien, du vrai. Autrefois les animaux de compagnie comptaient comme des meubles et les perruches comme des kleenex. On faisait moins d'histoires.

Midas le maladroit est mordu au mollet en se penchant sur un king-charles en état de légitime défense. Le snob se consolera.

Midas aime les cloches. Il va le dimanche vers 10 heures s'asseoir à la terrasse d'un café près de la cathédrale. Il ferme les yeux, se laisse pénétrer et vibre à l'unisson. De retour chez lui à midi il coupe l'extrémité d'un saucisson froid et l'agite au bout de sa ficelle en faisant ding dong. Comme les gens qui ne font rien Midas n'a jamais le temps. Ça occupe.

Midas n'aime pas la semaine, ces jours où on lui demande s'il ne travaille pas. Il ne travaille que le week-end, il monte aux arbres et regarde. Quoi ? Sûrement pas le paysage, tel qu'on connaît Midas. Les rampants veulent en avoir le cœur net. Ils vont voir un arbre, ils mettent un doigt entre le bois et l'écorce et goûtent. C'est un érable. Au regard qu'ils échangent Midas sait que le malheur est arrivé. L'araucaria lui offre un refuge. « Contente-toi de n'être rien » lui murmure un singe.

Dans les garden-parties Midas se propose d'entrée pour la vaisselle à la surprise générale. Le voilà dans la place mais il lui manque le sésame et les serrures sont monogames. Au vestiaire on lui laisse faire les poches tranquille. Il sera fouillé sans résistance en sortant. Jugeant que la réponse est dans la question, il reste muet. On le laisse aller. Il retourne aux cuisines. Il finit les verres. Les fêtards ont laissé le meilleur au-dessus du croupion. Les trognons d'artichaut ne sont pas à dédaigner.

L'apéritif a été long. On passe au pot-au-feu. Midas vacille, pique du nez dans son assiette, se réveille et montre sa tête. Qu'Arcimboldo lui pardonne, elle en vaut la peine ! Midas a un faible pour la peinture. Il déplore seulement que les pinceaux désignent les pieds quand l'immense majorité des peintres n'est pas manchote.

L'Académie des beaux-arts lui conseille de s'occuper de ses oignons.

Je suis très reconnaissant à Midas d'être accouru après ses coups de fil infructueux. Il m'avoue sans vergogne qu'il souhaitait me trouver mort, plus desséché qu'un spectre. Je dois moi aussi reconnaître que cette amitié me pèse. Nous décidons de ne plus nous voir. Je lui fais parvenir un cactus fleuri. Il me retourne les fleurs. Le soir nous sommes au bar du Métropole.

Midas aimerait changer de nom. Le sien est l'objet de plaisanteries qu'il ne comprend pas toutes. Ses origines suisses le font pencher pour Untell. C'est décidé. Il exige qu'on le nomme ainsi. Mais d'autres portent ce nom et tiennent à l'anonymat. Plainte est déposée par X contre X. Soudain Midas se souvient que sa naissance avait retardé l'achat d'une voiture. Ses parents l'avaient surnommé Mercedes. Il change de sexe.

Au restaurant. Midas demande à l'oreille du garçon des restes pour son chien. Le garçon lui donne des bouts de viande laissés par les clients. Midas les mangera de retour chez lui. Le chien aura les restes des restes. Une cliente s'insurge. Elle a quitté provisoirement la table et comptait finir son assiette. Midas gonfle ses joues et feint la confusion. L'honneur du chien est sauf.

Les flics l'arrêtent. Il ânonne sa leçon : il a changé de veste en oubliant ses papiers dans la précédente. Sur sa bonne tête les flics pour cette fois le lâchent. Midas n'a jamais eu de pièce d'identité. Il ignore même à quoi il pourrait ressembler. Il a brisé tous les miroirs. Dans le ciment d'un trottoir restauré, d'involontaires empreintes illustrent sa claudication légendaire, qu'on a crue longtemps simulée. Qui a le cran de se relire ? Midas change de trottoir.

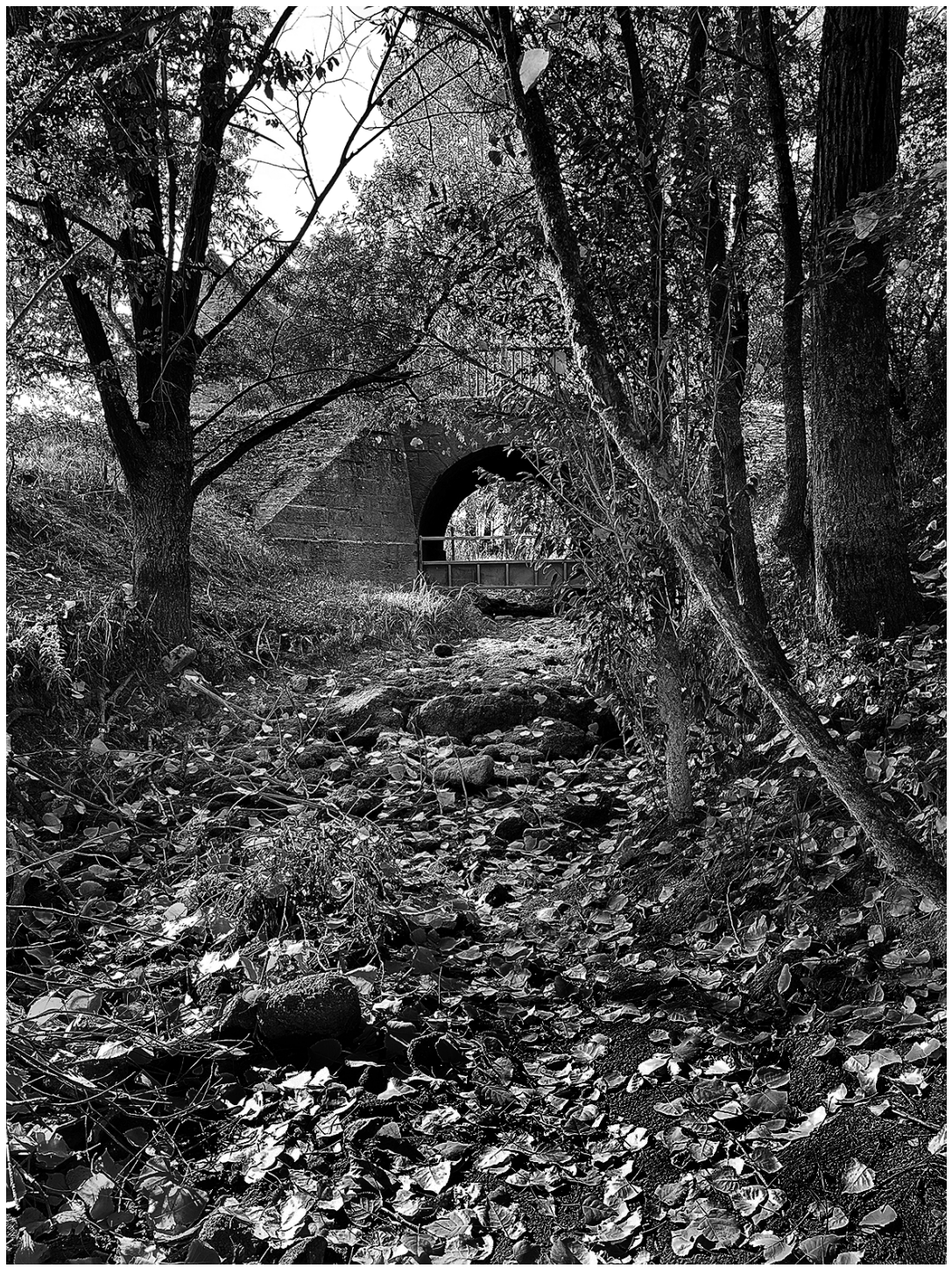
Midas a toujours rêvé d'avoir un bar qu'il appellerait *Sunset boudoir*. Visible de la rue, l'établissement serait à l'étage pour dissuader les timides. L'escalier de marbre, perpétuellement en panne, favoriserait l'ascenseur hydraulique. Des lucioles fourniraient l'éclairage. Pour la couleur du silence obligatoire on s'inspirerait des brumes de la Tamise, et de Jack l'Éventreur pour la douce profondeur des fauteuils de cuir. Un prix d'entrée forfaitaire pousserait à boire déraisonnablement.

Gaucher contrarié, Midas se demande ce que deux pieds peuvent bien fabriquer dans le même sabot. Contrairement au paresseux des jungles Midas a des dents. Toutes, avec la césure qui porte chance. Le petit-lait filtre au travers. Il va jusqu'au pont cracher des ronds puis fatigué se couche et fait ses ronds dans l'air à l'aide de la fumée arc-en-ciel d'un havane. Comme une seule main qui applaudit, le peuplier le félicite. Quand toutes les feuilles sont mortes et la rivière gelée la vie s'arrête. Midas fait l'innocent et sifflote.

En 14, Midas, grâce à un oncle huissier au Sénat, fut affecté au renroulage des bandes molletières (après lavage). Le travail rappelait celui des cigarières de *Carmen* roulant les feuilles de tabac sur leurs cuisses brunes. À ses moments perdus Midas mit au point un moulin à manivelle qui fut agréé avec enthousiasme et soulagement par un état-major soucieux de respectabilité. Midas passa caporal. La seconde guerre ne sut où le mettre. L'uniforme avait changé. Une balle en plein front venue d'on ne sait où le fit rétrograder de héros à martyr. L'affaire est impossible à démêler. Pour couronner le tout, son nom est lisible sur un mausolée américain de Normandie. « Tu vois bien que ce n'est pas moi » dit-il à bout d'arguments lors du pèlerinage annuel. « À l'époque je n'étais pas né » dis-je pour me défausser.

C'était pendant la pandémie 2021-2022. Je croise Midas sur le boulevard désert. Il me fait signe de garder la distance. « Tu ne devrais pas être ici, dit-il à travers le tissu. Je ne te céderai pas ma place dans le cercueil. » Et il passe son chemin. Moi qui étais prêt, comme saint Martin, à trancher mon linceul par le milieu !

Pendant les inondations du printemps, un torrent improvisé a troué la maison de Midas. Le billard, difficilement repérable à cause de sa couleur, a été retrouvé flottant sur le lac en direction d'Évian, sûr de trouver accueil et réconfort dans une ville de jeu. Une pareille preuve d'intelligence a laissé baba tout le pays. Les journaux ont exalté les vertus d'entraide et de persévérance. La gauche, à jamais insensible à la notion de mérite, a évoqué cette chienne qui parcourut 600 km sans rapporter le bâton. Midas n'envisage pas de rapatrier son bien. Il craindrait de dormir dans la pièce à côté. Il a déjà perdu le sommeil.



Les chants de l'eau

TEXTE ET PHOTOGRAPHIES
CHRISTOPHE PONCEAU

Je suis un cours d'eau, une eau qui court au gré d'un relief qui lui permet de rejoindre une rivière. J'existe au bon vouloir des pluies. L'automne et l'hiver me comblent, le printemps aussi souvent. L'été m'adoucit, me ralentit. Il est de plus en plus fréquent qu'il m'arrête et m'assèche. Je suis aussi un chant, une multitude de sons, témoins des mille vies qui m'accompagnent. Tel un concerto, une succession de mouvements annonce mes tribulations de village en village, de bosquet en forêt, de champ en pré.

Au cœur d'un hameau, ma source alimente quelques mètres plus loin un premier lavoir dans lequel je chute bruyamment. Puis je rejoins la campagne, canalisé à l'air libre. La pente est faible, je suis discret. La flore spécifique et les nombreuses libellules indiquent ma présence.

Après un premier pré, la pente s'accélère et, souterrain, je dévale vers une autre vallée. Invisible, c'est mon murmure qu'on devine à proximité de l'orme bicentenaire. Vingt mètres de haut, cinq mètres de circonférence, il est classé arbre remarquable et reçoit de nombreux visiteurs. Je les vois qui me cherchent quand ils s'éloignent pour appréhender sa stature. J'apprécie d'ajouter à la magie du lieu.

On me retrouve marquant la limite entre deux champs bordés de haies. On me perçoit de loin, par cette ligne boisée qui m'affirme quel que soit mon débit. *Populus tremula* (peuplier tremble), *Salix alba* (saule blanc), *Salix caprea* (saules marsault), chacun bruisse différemment et leurs mélodies se mêlent à la mienne qui accompagne celles des oiseaux.

Je suis tantôt mince et vif, tantôt ample et calme.

Quand je scintille au soleil, je suis comme une multitude de clochettes qui tintinnabulent.

Quand je m'assombris sous les frondaisons, je suis comme un lointain roulement de tambour.

Dans les prés je deviens l'abreuvoir des vaches et des chevaux. Là où les arbres sont absents, je suis bordé de hautes herbes et de fleurs dessinant une ligne végétale qui traverse et organise le paysage, repaire pour une faune multiple qui bruisse dès la fin de l'hiver, notre musique commune allant crescendo jusqu'à l'été.

Il y a cinq lavoirs sur mon parcours. Pour un simple bassin de pierre, mon chant se perd dans les bruissements du paysage. Surmonté d'un toit adossé à un mur, je retentis mieux et quand trois murs m'encadrent, ils contiennent ma voix et c'est comme un abri.

Le dernier lavoir est un cube parfait, tout en pierres. À l'intérieur je résonne et prend toute mon ampleur mais contenue. Les proportions parfaites du lieu sont calculées pour me libérer, me contenir puis m'apaiser. Un moment suspendu tellement précieux que malheureusement vous ne pouvez y accéder que lorsqu'on célèbre le patrimoine…



Quelques kilomètres plus haut, on a fait de moi un miroir, il y a plusieurs siècles. Aujourd'hui terni, il reste l'axe transversal d'un simple et beau jardin ordonnancé par des buis centenaires. Ici c'est le jars du château qui jargonne pour signifier ma présence et animer ma platitude temporaire.

J'alimente aussi plusieurs fontaines, j'ai actionné quelques moulins, un temps révolu…

Cette année, rien ne se passe comme avant. J'attends la pluie depuis plusieurs mois. Ce devrait être l'automne mais non…

L'été s'éternise. En journée, je ne suis que silence. Je m'éveille un peu la nuit quand discrètement les animaux s'aventurent hors des bois pour me rejoindre et trouver enfin de l'eau. Le clapotis discret des sabots des chevreuils accompagne le lapement furtif des renards.

L'été s'éternise, seulement distrait par le glouglou timide des petites retenues et cascades.

L'été s'éternise et les lavoirs sont silencieux.

L'été s'éternise et la mélodie souterraine auprès du vénérable orme rescapé s'est tue.

L'été s'éternise au son des branches des peupliers qui s'écrasent lourdement au fond d'un jardin… Ne reste encore que le doux bruissement des feuilles dans le vent, même léger.

L'été s'éternise et bientôt en écho au *Printemps silencieux* de Rachel Carson c'est l'automne qui se tait…

Ah ! Ce soir les oiseaux sont revenus. Dans la première pénombre du crépuscule rougegorge et chardonneret, pic-épeiche et pinsons s'égosillent et ravivent la campagne alentour.

Serait-ce l'effet de cette douce averse continue depuis ce matin ?

Les hauts et les bas du Léman

Le niveau du Léman est relativement stable depuis 140 ans, variant de 70 à 85 centimètres entre l'été et l'hiver. On ne saurait en dire autant des époques qui ont précédé. Tantôt, ce niveau était supérieur de plusieurs dizaines de mètres, tantôt plus bas. Les causes de ces aléas sont parfois surprenantes.

PHILIPPE JEANNERET

Tout commence il y a 20 000 ans, à la fin de la glaciation de Würm. À cause d'un léger changement orbital, la Terre se rapproche du soleil pendant l'été boréal. Son axe de rotation s'incline aussi, de sorte que l'hémisphère nord bénéficie d'un surplus d'insolation. Au fil des décennies, la température augmente, ce qui provoque la fonte des glaces qui couvrent les Alpes, le Jura et le Plateau. **[a]**

Environ 15 000 ans avant J.-C., le glacier du Rhône se retire du bassin genevois, formant un grand lac, qui s'abaisse progressivement. Son niveau passe d'abord de 470 à 430 mètres, puis à 405 mètres. Ce premier lac périglaciaire est limité au bassin du Léman et à la zone de confluence avec l'Arve. Pour la petite histoire, les Pierres du Niton représentent des blocs lâchés par ce glacier en régression. À ce stade, la végétation est presque dépourvue d'arbres.

Vers 14 000 avant J.-C., les glaces quittent complètement le bassin lémanique, dont le niveau se maintient entre 405 et 408 mètres, soit dix mètres de plus que la pointe du monument Brunswick ! C'est de cette époque que datent les premiers campements magdaléniens du Salève. Les chasseurs de Veyrier y trouvaient une grande diversité de gibier, comme le renne, le cheval et le bouquetin.

Entre 11 000 et 9600 ans avant J.-C., la température moyenne terrestre chute de près de 3 °C. Un refroidissement causé par une perturbation majeure de la circulation du Gulf Stream, ainsi que par une baisse de l'activité solaire. Pendant cette période qui porte le nom de Dryas récent, la fonte des glaciers est fortement ralentie, ce qui provoque une baisse du niveau du Léman, qui passe à 380 mètres environ. **[b]**

Une combinaison de facteurs astronomiques, océaniques et géologiques mène à une nouvelle hausse des températures de 7500 à 3800 avant J.-C. Durant cette période, dite de l'Atlantique récent, le climat est dominé par une circulation océanique, chaude et humide. La présence de l'homme devient mieux perceptible autour du Léman, ce dont attestent les vestiges des villages préhistoriques littoraux de la Rade et le site d'habitat retrouvé sous le temple de Saint-Gervais. L'agriculture fait également son apparition.

Toujours pendant l'Atlantique récent, la hausse des températures provoque une nouvelle fonte des glaciers. La Suisse connaît également son taux de boisement le plus élevé de l'histoire. **[c]**

Le Plateau est recouvert d'une forêt de feuillus extrêmement denses. Si les précipitations arrivent en grandes quantités, les arbres captent et consomment une gigantesque quantité d'eau. Au final, les eaux de pluie n'atteignent que difficilement les nappes phréatiques ou les rivières. D'où une baisse paradoxale de niveau vers les 372 mètres, assez proche de ce que nous connaissons aujourd'hui.

Pendant la phase suivante, dite du Subboréal et qui s'étend entre 3400 et 800 avant J.-C., les paramètres orbitaux de la Terre, l'insolation et la circulation des courants océaniques sont à nouveau favorables à une baisse des températures ainsi qu'à une diminution des précipitations. Le Léman continue de baisser, atteignant le niveau le plus bas de son existence, à 366 mètres. **[d]**

À ce stade, le spectacle est saisissant : le Rhône ne s'écoule plus à Genève, seuls quelques ruisseaux viennent se jeter dans l'Arve. Marquée par l'âge du Bronze, cette période voit l'implantation d'habitats montés sur pilotis sur les zones littorales qui surplombent le lac et dont il reste les vestiges entre la rade, Versoix et Hermance. À leur apogée, ces sites atteignent entre deux et trois hectares. Édifiés sur des terrains secs entre les X^e^ et IX^e^ siècles avant notre ère, ils sont protégés par des palissades contre les remontées saisonnières et les vagues de tempêtes.

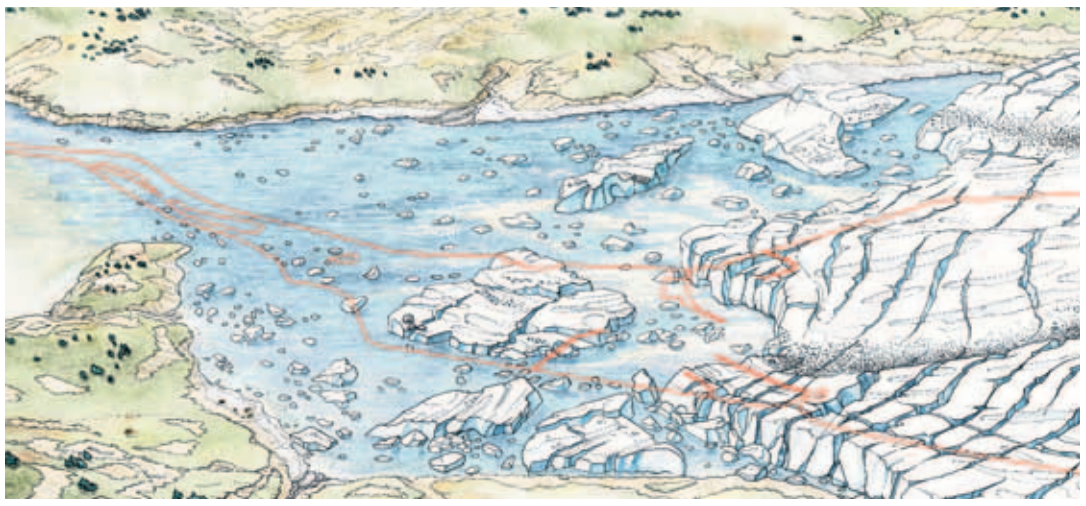
Durant cette période, l'exploitation des forêts connaît un essor important grâce à l'utilisation de la hache, on peut parler de première empreinte environnementale de l'homme. Ces espaces boisés occupent cependant encore une grande partie du territoire, avec une majorité de chênes, de noisetiers et de hêtres.

La période 850-800 avant J.-C. est marquée quant à elle par un changement climatique aussi abrupte que sévère, appelé crise du Subatlantique. En quelques décennies, le nord-ouest de l'Europe passe à des conditions de temps beaucoup plus froid et humide. Le phénomène s'explique par une baisse de l'irradiance solaire et par une modification de la circulation générale des courants atmosphériques. Les pluies deviennent de plus en plus fréquentes, ce qui fait remonter le niveau du Léman : la situation devient intenable pour les populations de la Rade, qui doivent abandonner les villages littoraux pour se retirer sur les hauteurs.

Avec l'avènement de l'Optimum climatique romain, période chaude qui s'étale entre –250 av. J.-C. et 400 ap. J.-C., la nature reste capricieuse. À la faveur d'une dominante des courants d'ouest, le temps redevient doux et humide, ce qui fait remonter les eaux du Léman à 375 mètres. Pendant cette période, ces dernières s'arrêtent avant la Jonction, l'Arve ne se jette juste pas dans le lac. La hausse des températures et la fonte des glaciers n'expliquent cependant pas à elles seules cette hausse : un éboulement des falaises de Saint-Jean y a peut-être contribué aussi, provoquant un phénomène de barrage.

De l'Antiquité au XIX^e^ siècle, le niveau des eaux continue de varier au gré des périodes froides et des périodes chaudes, comme l'Optimum climatique médiéval, entre 900 et 1300. Variations de plus ou moins deux mètres.

La signature de la première Convention intercantonale sur la régulation du niveau du Léman entre Genève, Vaud et le Valais met un terme à plus de 20 000 ans d'aléas, en 1884. Il y a quelques exceptions, mais sa cote oscille désormais entre 371,7 et 372,3 mètres. La mise en service du barrage du Seujet parachève le projet en 1995.



[a] La rade de Genève vers 15 000 avant J.-C. (env. 430-470 mètres)



[b] La rade de Genève vers 12 000 avant J.-C. (env. 380 mètres)



[c] La rade de Genève vers 4900 avant J.-C. (env. 372 mètres)



[d] La rade de Genève vers 1000 avant J.-C. (env. 366 mètres)

Dessins Yves Reymond

Pour en savoir plus

« La station littorale Bronze final du Plonjon et les sites préhistoriques de la rade de Genève », par Pierre Corboud et Christiane Pugin Russbach, *Cahiers d'archéologie romande* 192, 2024.

Un équilibre menacé par le réchauffement climatique

Les eaux du Léman sont alimentées à 85% par le Rhône, la Dranse, l'Aubonne et la Venoge. Les apports en précipitations sont estimés quant à eux entre 6 et 8%, le reste arrivant par les autres affluents ainsi que par des nappes souterraines. Malgré les apparences, l'équilibre est assez fragile. Avec le réchauffement climatique, les quantités d'eaux stockées sous forme de glace devraient diminuer dans les prochaines décennies. Parallèlement, la hausse des températures devrait entraîner une hausse des phénomènes d'évaporation à la surface du Léman, alors que les précipitations devraient se faire plus rares en été. Selon une étude publiée par la CIPEL en 2022, il devrait y avoir des hauts et des bas mais il est très plausible que le niveau du Léman tende à s'abaisser, surtout en été. En appliquant les scénarios de réchauffement les plus pessimistes d'ici à l'horizon 2100, cette baisse pourrait atteindre 25 centimètres. Ce qui n'est pas anodin au regard de l'évolution récente.



DESSIN MICHEL DUFOURD

Une histoire de parapluie(s)

Monsieur Charles B. est un élégant professeur de français, érudit et distingué. Sa chevelure blanche, abondante et raffinée, lui confère un certain panache. M. Charles aime être entouré des dames de la société locale, anciennes élèves pour la plupart, qui le retrouvent au tea-room de la rue des Belles-Lettres autour d'un café et de quelques pâtisseries fines.

BERTRAND THEUBET

Bien qu'aucune pluie ne se fût abattue sur la région depuis des semaines, M. Charles ne sortait jamais sans son parapluie – il aimait signaler qu'il en possédait une bonne centaine, tous achetés par le passé chez *James Smith & Sons Umbrellas*, sur Oxford Street à Londres. Les mauvaises langues parlaient de collection compulsive, de fétichisme, voire de paraphilie sexuelle aiguë s'agissant de leur collègue.

En bon parapluphile, il choisissait méticuleusement son « chamberlain » au moment de sortir. Rituellement, il le posait près de son assiette au café, près de son lit la nuit, près de sa chaise à l'église. Personne, pas même le facteur qui savait pourtant tout avant tout le monde, ne l'avait jamais vu les mains libres.

M. Charles ne supportait pas quand la boulangère le rattrapait dans la rue : « Professeur, professeur, vous avez oublié votre pépin ! » Il montrait un signe d'agacement, proche du mépris pour l'usage trivial affublé à son inséparable compagnon. « Et pourquoi pas pébroc, ou encore riflard ! », lançait-il à la cantonade, tout en récupérant son bien. Il aimait alors déplier son parapluie avec lenteur, comme on ouvre une lettre précieuse, puis demeurait dessous, immobile, les yeux levés vers un ciel parfaitement vide. Les badauds se demandaient s'il priait, s'il défiait le soleil, ou s'il avait simplement perdu l'esprit avec l'âge. On raconte beaucoup de choses lorsqu'il ne pleut plus : le manque d'eau rend les langues prodigues. On chuchotait : « Le Roi Soleil se protège des tempêtes politiques ! »

Il avait été outré par une anecdote racontée dans son dos par un confrère, professeur de philo, à propos de Nietzsche qui, lors de ses séjours à Sils Maria en Haute-Engadine, se promenait constamment avec un grand parapluie noir pour se protéger de la lumière vive de l'été. Les gamins du village s'amusaient de la silhouette étrange du philosophe à l'imposante moustache. Profitant des moments de rêveries du marcheur solitaire, ils glissaient discrètement des petites pierres et des graviers à l'intérieur de son parapluie plié. Dès que la météo changeait, il l'ouvrait brusquement. Alors il recevait une averse inattendue de cailloux sur la tête, sous les rires moqueurs des enfants…

Nous étions en juin. Les examens du collège terminés, M. Charles se rendait comme à son habitude à Paris. Ragaillardi par les rencontres littéraires auxquelles il avait assisté, il n'avait pas manqué de revoir pour la X^{ème} fois le film *Chantons sous la pluie* (Stanley Donen/Gene Kelly, 1952). Cela lui permettait d'échapper à la canicule dans la fraîcheur d'une salle obscure. Il s'abandonnait alors et fredonnait dans le noir pendant la scène mythique où Gene Kelly danse sous la pluie. Quatre minutes cinquante de bonheur, qui replongeaient M. Charles dans sa jeunesse de dandy distingué.

Il en oublia son parapluie (modèle *Shaftesbury Slim*) dans le train de retour qui s'éloignait déjà vers sa prochaine destination. Sur le quai, soudain dépossédé de son fidèle compagnon assurant sa prestance, le voilà comme orphelin. Lui revient cette référence à Charles Baudelaire : le parapluie ouvert isole l'individu de la foule. Il devient une frontière étanche entre le poète et la grisaille du monde moderne, un « petit temple ambulant » face à la mélancolie des villes.

Ce dimanche-là, alors que la canicule frappe le monde d'une torpeur écrasante, les voyageurs quittent la gare, protégés du soleil sous leurs parapluies devenus ombrelles.

Dans un recoin ombragé, un chanteur de rue entame : *Un p'tit coin de parapluie, contre un coin d'paradis, elle avait quelque chose d'un ange…*

M. Charles semblait perdu. Il lui était insupportable de remonter l'avenue centrale de la petite ville, craignant le regard des passants. Il décida d'attendre la nuit.

Attablé au Buffet de la Gare, il commanda une grande bière panachée qui l'enivra. Il fixait le porte-parapluies du restaurant, espérant secrètement en repérer un, oublié par un client.

Il imaginait déjà comment quitter l'établissement en emportant discrètement l'objet de tous ses désirs. En vain, le réceptacle était désespérément vide. La sommelière lui annonça l'heure de fermeture. Inquiet, il longea les rues, se souvenant comme dans un cauchemar de ces cris qui résonnaient au Moyen Âge : *Gare à l'eau ! Gare à l'eau ! Gare à l'eau !* lancés par les habitants au moment de vider leurs pots de chambre par les fenêtres pour avertir les passants.

Dehors, la chaleur était telle que c'est transpirant que M. Charles arriva chez lui. Ses chers parapluies l'attendaient… il en fut soulagé.

Le lendemain matin, la femme de ménage le trouva nu, prostré dans la salle de bain. Il tenait fermement un parapluie ouvert sous la douche, qui l'isolait comme un cocon protecteur de l'eau qui frappait la toile et s'écoulait dans le syphon de la baignoire.

Du salon, on entendait : *I'm singing in the rain…* La chanson tournait en boucle. Quand la femme de ménage releva le bras du tourne-disque, elle entendit M. Charles qui murmurait la mélodie en sanglotant, perdu dans sa rêverie.

Les alpages jurassiens face aux sécheresses et canicules

L'avenir des paysages identitaires du Jura et du pastoralisme qui les façonne en complémentarité avec la foresterie est aujourd'hui confronté à de forts enjeux sur la gestion de l'eau et de ses différents usages.

Envie d'espaces nouveaux, de territoires à découvrir, de produits du terroir? Alors pourquoi pas une sortie dans le Jura vaudois, et plus particulièrement dans la région du col du Marchairuz, où le citadin fatigué par l'agitation urbaine pourra s'immerger dans le monde mystérieux des pâturages boisés, des chalets d'alpage et des murs en pierres sèches. Nous sommes à moins d'une heure des rives du Léman. « Ici des hommes et des femmes vivent encore dans la familiarité du bétail, des herbages et des horizons libres. » Rencontre avec l'ingénieur agronome Jean-Bruno Wettstein qui a consacré 45 ans de sa vie professionnelle au pastoralisme, que ce soit dans la recherche, la vulgarisation ou l'aménagement.

JEAN-BRUNO WETTSTEIN

Le pastoralisme – appelé aussi économie alpestre en Suisse – est un mode de production extensif fondé sur le pâturage d'animaux valorisant des herbages permanents. En montagne, ces pâturages constituent un élément clé des alpages avec les accès, les chalets et les ouvrages destinés à l'approvisionnement en eau. Ce patrimoine contribue à l'identité de la région en dévoilant une nature et des paysages extraordinaires, puissant moteur d'attractivité qui soutient d'autres secteurs économiques (tourisme, produits du terroir). Cette perception est un capital immatériel de grande valeur dégageant des retombées financières dont ne profitent pas directement les acteurs du pastoralisme, nous y reviendrons.

Derrière ces paysages de carte postale se cachent des réalités difficiles. Tout d'abord, il faut rappeler que les alpages de la chaîne jurassienne sont situés sur des roches karstiques et que l'eau disparaît rapidement dans les fissures du calcaire. C'est la raison pour laquelle la grande majorité des chalets d'alpage possède des citernes approvisionnées par les pluies s'écoulant des toitures.

Des sources superficielles et des puits complètent parfois les citernes. Les points d'abreuvement sont souvent mal répartis, ce qui provoque une mauvaise occupation des pâturages par le bétail. Depuis 1979, des aménagements importants ont eu lieu notamment dans le Jura vaudois, mais rapidement il est apparu que les besoins en eau augmentaient, conséquence de la diminution des précipitations estivales et de l'augmentation des températures. La sécheresse de 2003 a provoqué une révision des normes de consommation d'eau et une amélioration des techniques de récolte et de stockage. Mais les sécheresses se sont répétées en 2015, 2022 et 2026, et les climatologues nous informent que, pour la période 2027-2035, « la fréquence des sécheresses estivales en Suisse va continuer d'augmenter » *(Climat CH2025)*. La pluviométrie annuelle devrait rester similaire, mais avec des précipitations hivernales plus importantes, de plus en plus sous forme de pluie, et des sécheresses estivales accompagnées de canicules toujours plus fréquentes et plus longues.

Le manque d'eau et ses conséquences sont maintenant connus, mais le manque d'herbe sur nos alpages jurassiens est apparu de façon brutale en 2022 et 2026. Un déficit de croissance des herbages en altitude oblige les éleveurs à monter du foin en alpage en puisant dans les réserves d'hiver. L'autre option est de redescendre tout ou partie du troupeau, en sachant qu'en plaine il n'y a pas d'herbe et qu'il faudra également puiser dans les stocks. Pratiquement, nous assistons à l'apparition de deux « hivers » : le premier, habituel, entre novembre et mars, le deuxième entre juillet et août, voire septembre. Cette nouvelle situation va engendrer des changements très importants en termes de taille des troupeaux, système de production et de revenu agricole.

Comment s'adapter ?

Le premier réflexe va être d'augmenter les volumes de stockage d'eau afin de disposer de plus de réserves en été. Dans l'Arc jurassien, il faudra certainement compléter ces réservoirs avec les réseaux d'approvisionnement en eau.

C'est dans ce contexte que les premiers conflits pour le partage de l'eau sont déjà apparus, notamment en ce qui concerne l'usage des réseaux d'eau potable qui pourrait pallier les déficits d'eaux pluviales. Les gestionnaires des réseaux concernés peinent à accéder aux demandes de l'économie alpestre pour des raisons de coûts et de volumes disponibles, sans compter les impacts sur les débits des sources de fond de vallée alimentant ces réseaux.

À cela s'ajoutent deux éléments : la pression touristique et la dégradation des conditions économiques. Le changement climatique pousse au développement d'un tourisme « quatre saisons ». Les activités en plein air (randonnée, VTT, cueillettes, manifestations de toutes sortes…) ne cessent d'augmenter dans le contexte d'une chaîne jurassienne servant d'espaces de loisirs et de « ressourcement », alors que le pastoralisme, parent pauvre de l'économie en général et de l'agriculture en particulier, subit la chute du prix du lait, le manque de main d'œuvre et les dégâts dus à la faune sauvage.

Cette situation appelle deux remarques et permet de conclure sur un paradoxe. La première remarque concerne le manque de vision et de stratégies régionales, cantonales, voire intercantonales, qui devraient être mises en place par les milieux agricoles, les administrations publiques et la recherche afin de connaître les besoins réels en eau des estivages en fonction du réchauffement climatique, et de les confronter aux autres besoins, aussi bien en montagne qu'en plaine. La seconde touche l'évidente nécessité de mettre autour d'une table tous les milieux concernés par la gestion des territoires pastoraux afin que les projets d'amélioration de l'approvisionnement en eau soient l'occasion de dialogues et d'acquisition de connaissances plutôt qu'un combat d'escarmouches judiciaires.

En conclusion, il faut constater que la divergence entre la réalité économique (faible) et la réalité symbolique (forte) du pastoralisme bénéficie à d'autres pans de l'économie sans qu'une juste reconnaissance ou compensation lui permette d'assurer son adaptation aux changements climatiques et économiques. Gageons qu'une intégration dialoguée de tous les partenaires actifs sur ces territoires permettra de maintenir sa capacité de survie ancestrale.

Propos recueillis par Bertrand Theubet



Un étang permettant d'alimenter deux alpages. Photographie Jean-Bruno Wettstein



1. Gerechtigkeitsbrunnen, Aarau EAD-7066



2. Brunnen, Chur EAD-7020



3. Fontaine, Cully EAD-9416



4. Fontaine de la Samaritaine, Fribourg EAD-6837



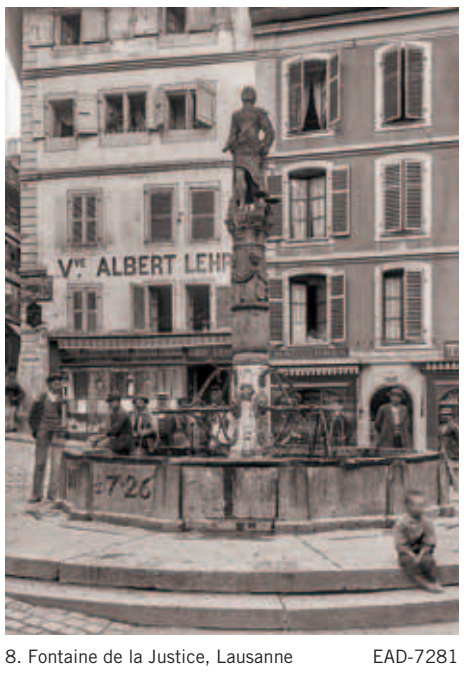
5. Ferme Sarasin, Le Grand-Saconnex EAD-8757



6. Grandson EAD-7267



7. Brunnen auf dem Dorfplatz, Hospental EAD-6784



8. Fontaine de la Justice, Lausanne EAD-7281



9. Chiesa Santa Maria del Sasso, Morcote EAD-7135



10. Fontaine de Moïse, Moudon EAD-7375



11. Fontaine de Maître Jacques, Nyon EAD-7392



12. Nyon EAD-7394



13. Place du Marché, Orbe EAD-7408



14. Fontaine du Lion, Sion EAD-7680



15. St. Mauritius-Brunnen, Solothurn EAD-6929



16. Fontaine du Banneret, Fribourg EAD-6847

Fontainoscope

IZET SHESHIVARI

Remerciements au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale suisse et à Beat Scherrer.

Cette planche contact présente des photographies de Maximilian van Berchem (1863-1921). Orientaliste passionné et spécialiste de l'archéologie de l'Islam, il entreprit des voyages de recherche en Égypte, en Palestine, en Syrie et en Turquie de 1886 à 1921. Parallèlement à ses travaux, il a photographié des bâtiments et objets significatifs de l'histoire de l'art en Suisse. Son œuvre précède les actuelles Archives fédérales des monuments historiques qui en sont dépositaires depuis 1921. Cette documentation exhaustive est fondamentale pour la conservation des monuments. L'image photographique est un témoin pour les générations futures. Lieu de vie et de rencontre, l'eau a toujours été au centre des échanges et de la socialisation. D'Aarau à Soleure en passant par Le Grand-Saconnex, cette sélection de seize fontaines de Maximilian van Berchem joue un rôle décisif pour la perennisation des monuments. Dès 1970, son corpus photographique a été déposé au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale suisse et comporte 1308 positifs sur papier (tirages) et 1344 négatifs sur verre. www.nb.admin.ch/fr/collection-max-van-berchem

Les *aflaj* d'Oman : l'eau aux portes du désert

Après la sortie en 2024 de mon film *Si les glaciers ne revenaient pas*, je suis reparti sur les chemins de l'eau, là où je pensais le moins en trouver : au Moyen-Orient. Si même ici dans notre château d'eau des Alpes suisses l'eau commence à se faire rare, je me demandais comment les célèbres canaux d'irrigation d'Oman pouvaient continuer à fonctionner.

TEXTE ET PHOTOGRAPHIES
YVES MAGAT

Alors que le roi Salomon dirigeait son tapis volant vers le Yémen, il fit halte à Oman. Surpris par la sécheresse des lieux et souffrant terriblement de la soif, il ordonna aux djinns de creuser la terre pour trouver de l'eau. Très fâché, il se permit même de leur ordonner de creuser chaque jour mille canaux d'eau pendant les dix jours de sa visite.

Au-delà de cette légende digne des *Mille et Une Nuits*, le réseau des *aflaj* (singulier : *falaj*) est le résultat de l'ingéniosité des habitants d'Oman. Des recherches situent leur origine vers 3000 ans avant notre ère. La technologie serait venue de Perse.

L'idée de creuser des canaux d'irrigation n'est certes pas originale, surtout en montagne où la déclivité s'ajoute à la gravité. Mais dans certains endroits de la planète les canaux sont plus spectaculaires qu'ailleurs : les *bisses* valaisans ou les *rus* valdotains accrochés aux parois rocheuses, les *levadas* de Madère, les canaux précolombiens du Pérou, les *acequias* de l'Espagne musulmane, etc.

Les *aflaj* omanais ont permis de rendre habitables des régions qui seraient restées des déserts. Aujourd'hui plus de 3000 canaux sont encore en activité, explique Saleh Al-Julandani, ingénieur au Ministère de l'agriculture. Leur taille va de quelques centaines de mètres à plusieurs dizaines de kilomètres. Ils maintiennent la vie et l'agriculture dans de magnifiques villages-oasis.

Le nord du sultanat est dominé par les Monts Hajar qui dépassent 3000 mètres d'altitude. En hiver, des masses d'air humide venant du golfe Persique frappent ces montagnes et provoquent un soulèvement orographique qui amène de la pluie et même parfois de la neige sur les sommets. Sans les *aflaj* situés en moyenne et basse altitude, ces précipitations se perdraient rapidement dans la montagne ou la mer.

Créés dans un univers préislamique, les *aflaj* ont ensuite été intégrés dans les traditions musulmanes très attachées à l'eau. « Le *falaj* Al-Ghangtaq de Nizwa s'étend sur une grande distance le long de laquelle il y a plusieurs mosquées », explique Nabil Al-Zadjali, technicien au Ministère de l'agriculture. « Si l'eau est source de vie, son usage implique des discussions sur sa répartition et il y a parfois des conflits. Dans les mosquées se réunissent des conseils communautaires pour discuter de ces questions. »

Dans les grands *aflaj*, un responsable technique est engagé pour la surveillance et la répartition de l'eau – c'est le *wakil*.

Saïd Al-Sibani est le *wakil* principal du *falaj* Daris : « Chaque minute d'irrigation est répertoriée. Mais un ayant droit peut aussi la vendre à un autre, explique-t-il. Ce *falaj* est composé de quatre bras interconnectés. Il irrigue 120 hectares et environ 100 000 palmiers. »

Oman s'est embarqué dans un changement culturel et économique à grande vitesse par la vente des hydrocarbures, mais les *aflaj* maintiennent les racines des Omanais de toutes générations. Dans le hameau de Al Bashuq, accroché au pied la montagne, deux frères rentrent chaque week-end de la capitale Mascate pour s'occuper des lopins de terre familiaux. Un canal alimente un bassin avant de continuer vers des palmiers dattiers et des légumes. « Moi je travaille à la capitale, Mascate, du dimanche au jeudi », explique Ahmed Al-Abri, photographe dans une agence de communication. « Et le week-end, je viens ici parce que j'aime travailler dans ma ferme et randonner dans ces montagnes. J'aime voir des animaux sauvages, j'aime ce mode de vie. » Son frère Hamid, employé en semaine dans l'administration, s'affaire à ses canaux. Ici il reconstruit à la main un petit monticule de terre pour bloquer un écoulement, là il déplace une pierre qui sert d'écluse pour envoyer le flux dans un autre canal, le tout sous le regard du grand-père. « Aujourd'hui c'est mon tour d'eau, demain c'est mon frère, après-demain c'est pour mon grand-père », explique Hamid.

L'évolution du climat et les changements de société impactent quand même les *aflaj*. Dans la superbe palmeraie de Birkat Al Mouz, Mohammed Al-Subaihi est nostalgique : « Sans le *falaj* Al-Khatmin, ce village serait mort. Mais l'eau a commencé à diminuer il y a un peu plus de dix ans. Lorsque j'étais jeune on appelait ce lieu le bassin des bananiers. Maintenant tout le monde nous demande où sont les bananes. Il n'y a plus que des dattiers qui demandent moins d'eau. Alors les jeunes se sont désintéressés de cette activité et sont partis. Ils utilisent des travailleurs immigrés pour l'entretien et l'irrigation des *aflaj*. Ils ont perdu l'expérience de leurs parents et ils emploient de nouvelles technologies pour communiquer, WhatsApp, SMS… Du coup ils se réunissent moins souvent pour la gestion de l'eau. »

Malgré ces changements, les *aflaj* restent un emblème d'Oman pour lequel la société et le sultanat sont prêts à consacrer du temps et du financement. Et ils sont devenus, comme les bisses valaisans, un atout touristique.



***Falaj* Wadi Shab.**



***Falaj* de Al Bashuq.**



Hamid Al-Abri dans ses cultures.

Musée valaisan des Bisses :
bisses-valais.ch

Les vidéos d'Yves Magat :
www.subjectif.ch/oman.html

Mains de femmes en mer

Le cycle *Les femmes et la mer* de Julie Bourges ne raconte pas l'exploit. Il ne célèbre ni les records ni les solitaires du large. Il préfère les nuits de pêche, les gestes qui se répètent, les transmissions.

BERTRAND TAPPOLET

Il est trois heures du matin dans le petit port de Ploubazlanec. L'obscurité dessine à peine les silhouettes des bateaux. Une barque plate fend les eaux noires, et Camille rejoint le *Vafian*, le chalutier sur lequel elle pêche depuis quatre ans. Cette image d'ouverture d'*Eaux-fortes*, l'un des quatre chapitres du cycle *Les femmes et la mer*, dit déjà presque tout du geste de Julie Bourges. Il ne s'agit pas d'illustrer un métier, mais de plonger dans un temps où le monde se retire, où la mer devient un théâtre de nuit.

Julie Bourges s'est formée au photojournalisme, mais elle a passé des années à s'en défaire. Elle raconte avoir voulu « entrer dans des cases » avant de comprendre que ce qui l'attirait vraiment c'était l'abstrait, le fragment, l'apparition. Dans *Les eaux-fortes*, elle élimine presque toutes les images de jour, même si elle a passé de longues heures en plein soleil avec Camille. La nuit, dit-elle, « crée un sentiment d'apparition : on ne voit rien autour du bateau, on est enfermé dans une bulle de lumière, tout bouge, et c'est magnifique ». Ce choix n'est pas un effet de style : il répond à une conviction profonde. Ce qui est caché « prend plus de force ».

Les instantanés de la série fonctionnent comme des surgissements. Un visage éclairé en lame, une main qui tue un congre d'un geste sec, une silhouette affalée dans un coin de cabine. Chaque plan isole un geste, un fragment, comme si l'expérience de la mer ne pouvait être saisie que par éclats. Julie Bourges capte des états tels la concentration, l'épuisement, l'abandon du sommeil. Enfant, elle passait « de longues heures à lire et à imaginer d'autres mondes. Aujourd'hui je photographie des parcelles de la réalité – là où je voudrais faire survenir la possibilité d'un nouveau territoire, tout à la fois mystérieux et libérateur », confie-t-elle sur son site.

Le motif qui traverse tout le cycle est né d'un hasard. En 2018, après avoir rencontré Cécile, une jeune charpentière de marine qui retape des barques catalanes, la photographe voit un pêcheur remonter dans ses filets un corail brun aux branches boursouflées de verrues. Il lui tend l'objet en disant : « C'est la main de la sorcière. » De ces deux visions croisées par hasard le temps d'une marée naît une *légende*. Ce premier chapitre tisse un récit autour de Cécile. Mais la femme d'images ne montre presque jamais son visage. Elle cadre ses mains. Des mains vernies qui plantent un couteau dans la coque d'un bateau, qui poncent, rabotent, ressuscitent le bois rongé par le temps. « Par un processus alchimique, l'artisane transmute le bois en embarcation, et ses doutes en une volonté farouche d'exister dans un monde d'hommes. » La main devient ici l'outil et le symbole d'une réappropriation. Celle d'un espace, d'un métier, d'une légitimité.

Pour *Les eaux-fortes*, la main est partout : elle tient un cordage, trie le poisson, tue. Au gré de *Makali'i*, l'ultime chapitre consacré à la navigation traditionnelle hawaïenne, elle devient un instrument de lecture du ciel. Les anciens navigateurs polynésiens se servaient de leurs mains pour mesurer la hauteur des étoiles et se situer par rapport à l'horizon. Julie Bourges voit dans ce geste une condensation de tout son projet. À savoir, « un savoir sensible, une relation cosmique à la mer, une présence féminine au cœur d'un héritage ».

Le troisième chapitre, *Filles du vent*, rassemble des navigatrices rencontrées en Bretagne et en Méditerranée. Il est différent des autres parce qu'il met en scène plusieurs femmes, trajectoires, lieux. L'artiste y explore une dimension de communauté : ces femmes se connaissent souvent, ou ont entendu parler les unes des autres. Un tirage, particulièrement frappant, montre une navigatrice debout dans l'eau jusqu'aux genoux, en train de visser une ancre à vis pour amarrer son catamaran.

C'est une circassienne qui a construit elle-même son bateau, un catamaran dont le toit peut se transformer en scène de cirque. Le cadrage la saisit dans un geste à la fois banal et fondateur : elle est dans l'eau, le corps engagé, entre terre et large. « Une femme bâtisseuse, en équilibre entre la terre et le large, le corps engagé. » Ce qui distingue ce chapitre ? L'attention portée aux conditions réelles de la navigation : la précarité, les violences, le harcèlement. Julie Bourges évoque des groupes Facebook où les navigatrices se préviennent des capitaines à éviter, des bateaux où des violences ont eu lieu.

Avec *Makali'i*, le cycle change d'échelle. La photographe quitte la France pour Hawaï, où elle rencontre Kala Tanaka, navigatrice et enseignante, fille d'un maître navigateur ayant participé à la renaissance de la pirogue Hōkūle'a dans les années 1970. Cette série est née d'une intuition : la Polynésie s'est imposée à elle comme une évidence, parce que la navigation traditionnelle y est encore vivante, et que les femmes y occupent une place centrale. Tanaka raconte comment son père l'a laissée « trouver son propre chemin vers la pirogue ». Elle enseigne aux enfants à lire les étoiles, écouter le vent, observer les oiseaux et les courants. La Française est fascinée par cette approche holistique. « Un jour on navigue,



Julie Bourges, série *Les eaux-fortes.*



Julie Bourges, série *Makali'i.*



Julie Bourges, série *La main de la sorcière.*



Julie Bourges, série *Filles du vent.*

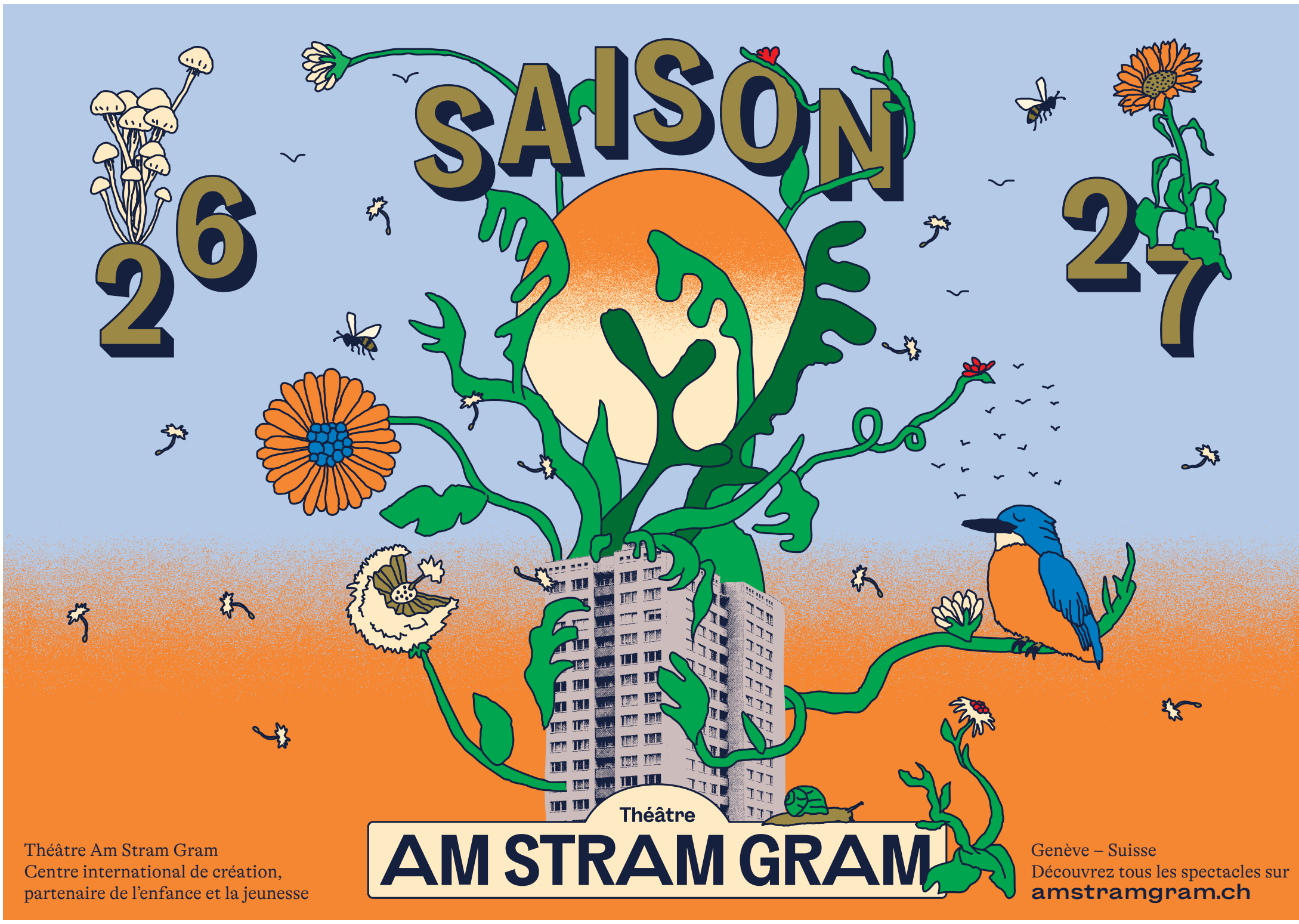
le lendemain on plante des arbres dans la montagne parce que la forêt nourrit la rivière qui nourrit l'océan. Rien n'est séparé. »

Ce qui frappe ? La différence radicale dans la place faite aux femmes. Julie Bourges explique qu'en racontant aux Hawaïennes les difficultés rencontrées par les femmes en France, elles l'ont regardée avec des yeux écarquillés, incrédules. Chez elles, le bateau est un lieu de communauté, où l'on prend soin les uns des autres. « Je ne prétends pas qu'Hawaï soit un paradis sans nuance, mais sur le pont d'une pirogue la question du genre semble souvent dépassée. »

Le cycle se distingue nettement des récits dominants sur les femmes et la mer. Il ne raconte pas l'exploit, la performance, l'héroïsme sportif. Il ne célèbre pas les grandes navigatrices de compétition, ces figures médiatiques qui affrontent seules les éléments et conquièrent l'océan. La photographe choisit une autre voie : plus intime, plus sensorielle, plus mythologique. « Je vois ces femmes comme des figures presque légendaires. Elles sont contemporaines, bien sûr, mais elles portent aussi quelque chose de mythologique. » Ce n'est pas un regard qui héroïse ; c'est un regard qui transforme le quotidien en légende, qui prête aux gestes les plus humbles une épaisseur symbolique.

L'artiste ne documente pas des métiers ; elle tisse des contes. Elle ne cherche pas à convaincre par l'évidence ; elle préfère l'apparition, le fragment, le clair-obscur. Elle dit aimer les artistes qui « floutent les limites entre le réel et le rêve », à l'instar de Fellini, Angelopoulos, Calvino. Voici un nouveau récit de la mer. Les femmes n'y sont plus des exceptions, mascottes ou figures de proue. Mais des présences ordinaires, obstinées, qui travaillent, transmettent et inventent, chaque jour, leur place dans un monde qu'une emprise masculine sur le maritime ne leur destinait pas.

www.juliebourges.com





Photographie Fausto Pluchinotta, d'après Leonardo da Vinci. Avec la complicité de Rachid Ali

Ceux du journal

JOSEPH INCARDONA

Nous n'en avons jamais reparlé depuis ce fameux repas de Noël. C'était quelques jours avant les fêtes, on s'était réunis à la rotonde pour un dîner d'équipe, convivial et informel. Nous étions tous là, les douze du *Journal des Bains*. Et aucun Judas parmi nous, aucun traître. Je nous nomme, je donne nos âges, et je détermine l'année, aussi : 2026. Des chiffres et des lettres, c'est important, vous verrez pourquoi. De la plus jeune au plus âgé : Eden (34), Fanny (46), Joseph (57), Florencio (58), Philippe C. (62), Gilles (64), Philippe J. (65), Françoise (67), Guy (74), Bertrand (75), Fausto (76), Armand (83).

Faites vos jeux, rien ne va plus.

L'idée était celle d'un repas où chacun apporte quelque chose à manger, et j'ignore pourquoi on appelle ça un « buffet canadien ». J'ai toujours trouvé la formule un peu triste, elle évoque pour moi carottes et fenouils découpés dans le sens de la longueur, à tremper dans une sauce au yaourt poivre-curry sans sel et sans saveur. Un truc un peu rapiat et protestant. Ce qui ne nous ressemble pas : vous pouvez dire tout ce que vous voulez sur cette équipe, mais en tout cas pas que nous sommes des pingres ou des peine-à-jouir. Chacun a apporté un plat savoureux, recettes liées à ses origines ou ramenées de lointains voyages. Le vin ruisselait soi-disant comme la richesse chez les adeptes du libéralisme, de bons crus de rouge qui réchauffent le cœur.

Jusque-là, tout allait bien. Discussions animées ponctuées d'anecdotes et de blagues plus ou moins foireuses, confidences, moqueries débonnaires, Guy essayant de terminer ses phrases, Bertrand faisant son cinéma, et Françoise qui répétait « mais laissez-le finir ! » D'un point de vue extérieur, ça fait un peu entre-soi, d'accord, je m'arrête là. L'important est que vous compreniez l'esprit qui nous anime, l'essence de ce journal qui vous aime, même si on ne va pas non plus pincer la corde du lyrisme.

Comme je disais, jusque-là tout allait bien quand, à l'approche de minuit – alors qu'on en était au calvados et à la prune pour les plus téméraires –, Philippe C., c'est-à-dire le Constantin, nous annonce qu'avec les dijos c'est le moment de se réchauffer l'estomac avec le plat qu'il a concocté spécialement pour cette nuit d'hiver, la plus longue de l'année. « Un addendum au repas, dit-il. Un appendice, un cap, un pic, que dis-je, une excroissance ! » Il nous vantait un final en apothéose avant le retour chez soi, le thermomètre frisant les –10°. Bref, le Constantin nous annonce le plat ultime : *un bortsch de moules quagga à l'huile de truffe et psilocybine*.

On a tous marqué une hésitation polie, un ange passe en se cognant aux vitres donnant sur un lac malmené par la bise. On les connaissait ses recettes foireuses, au Constantin, il en agrémentait le journal depuis des années. Avec lui, on ne savait jamais si c'était du lard ou du cochon ni différencier l'histoire vraie de la vraie histoire. Rigolard, il s'est levé, s'est dirigé vers le coin cuisine où trônait une énorme casserole cabossée dont le contenu ne demandait qu'à être réchauffé. Flo et moi, on s'est dit ok, puisqu'il le faut, et on a sorti les bols de soupe tandis que le Constantin ajoutait à sa mixture un demi-pot de crème de Gruyère et de l'huile d'olive de Sicile apportée par Fausto. Avec sa main droite arthritique, il saupoudrait le contenu d'une herbe inconnue ramenée de Syldavie tandis que de la gauche il touillait sans discontinuer au moyen d'une louche en bois rongée par des larves de vrillette. Il psalmodiait des sortes d'incantation dans une langue inconnue, poussait des grognements, tout en nous expliquant qu'il avait retrouvé cette recette dans le calepin, au papier cassant et jauni, d'une vieille tante russo-bulgare un peu sorcière sur les bords, dénommée Dimitrinka.

La prune faisait son effet, croyait-on.

Les bols remplis à ras bord alors qu'une lichette aurait suffi, on trempe nos cuillères dans la mixture avec beaucoup de circonspection. Gilles, le plus téméraire du groupe – il a mangé de la couleuvre obscure au Sichuan et des mygales frites au Cambodge – se lance le premier. Verdict : délicieux. En effet : les uns après les autres, on est bien obligé d'admettre que ce bortsch particulier est l'une des meilleures choses qu'on ait mangées dans notre vie. Et puisque Constantin est un homme d'abondance aussi bien dans les lettres que dans l'art culinaire ou la picole, on a tous droit à un second service de son bortsch lumineux.

Plus tard, repus et avinés, on se sépare tout joyeux. Chaleureuses accolades, bisous mouillés sur les joues, on se promet de se revoir bon pied bon œil dans la nouvelle année à venir.

On a cru bien dire et on se trompait.

C'est une fois rentré chez moi que ça s'est gâté. D'abord les crampes d'estomac, la nausée tenace et exponentielle, sans compter le voyage intersidéral qu'a entamé ma conscience : j'étais poursuivi par le crâne chauve de Dostoïevski, il me battait avec une verge tandis que je rampais en direction des toilettes, me répandant dans des déjections mousseuses et malodorantes, incapable d'atteindre cette cuvette à des années-lumière du corridor ; le grand écrivain me fouettait et me demandait pourquoi, pourquoi, je ne lui arrivais pas à la cheville, pourquoi hein ? Je sais que chacun de nous a eu sa dose de délire qui s'externalisait : Philippe Jeanneret répétait en boucle des prévisions météo insensées, nu face à la caméra, un thermomètre sous chaque aisselle ; Françoise était retournée à la *Julie*, tatouée de la tête au pied, un anneau sur la lèvre comme son camarade Dumont ; Florencio n'osait pas avouer à son fils qu'il aimait s'habiller en femme ; Guy cherchait ses crayons à dessin sans jamais les trouver ; Fanny un boulot sans burn-out ; Eden photographiait Fausto qui photographiait Eden qui photographiait Fausto… Bref, on avait tous vu le même animal-totem, malades comme des chiens. Il nous a bien fallu 48 heures pour récupérer un minimum de clairvoyance et nettoyer nos appartements respectifs.

Un peu honteux, on a fini par confier nos déboires sur le groupe WhatsApp. Maudire le bortsch diabolique par écrit nous était plus facile que de l'exprimer oralement à la nouvelle séance de la nouvelle année. Rien que de le prononcer, le mot « bortsch » pouvait déclencher une fastidieuse nausée et un désagréable remugle dans l'intestin. On a d'ailleurs continué de se faire ainsi des confidences sur le groupe sans jamais oser revenir dessus par crainte de soudaines coliques. On a appris, notamment, que la nuit fatidique a valu à Bertrand une rupture amoureuse avec sa Jurassienne, à Fanny une panne d'inspiration poétique de plusieurs mois et à Armand une perte totale de sa mémoire historique allant du paléolithique moyen au paléolithique supérieur… Seul le Constantin semblait ne pas avoir subi de séquelle : il avait dormi du sommeil du juste et écrit trois textes guillerets et optimistes au réveil. Faut dire que son foie en avait vu d'autres.

Je passe sur le temps qui passe, je me permets la grosse ellipse et vous comprendrez maintenant pourquoi j'ai fait allusion à nos âges.

C'est que, depuis ce 21 décembre 2026, cinquante ans ont passé.

Cinquante ans ont passé et *nous sommes tous toujours là*.

Ok, Eden a 84 ans, rien d'exceptionnel. Fanny 94, ça commence à le faire. Mais que dire des 108 de Florencio ? Des 114 de Gilles, des 117 de Françoise ou des 126 de Fausto ? Et de notre doyen Armand qui pointe à 133 ans ? Je vous laisse faire le calcul pour chacun. Le plus étonnant dans l'étonnement, c'est qu'on est restés tels quels aux âges où l'on a consommé le bortsch. On n'a pas changé d'un poil depuis. Pas mieux, pas pire. Armand s'est plaint, il a dit qu'il aurait bien bouffé de la mixture une trentaine d'année avant, mais comme disait Gabin, « je sais qu'on ne sait jamais ». Ouais, les choses arrivent quand elles arrivent, y a pas à tortiller. Bien sûr, nous n'étions pas à l'abri d'un accident, Serge nous avait bien quittés lors d'un virage mal pris sur une corniche, mais si on fait gaffe je crois qu'on est bien parti pour l'immortalité.

Le plus triste, c'est qu'autour de nous les gens qu'on aime nous quittent ou nous rejoignent, voire nous dépassent dans la vieillesse. Le plus fou, c'est que personne n'a l'air de le remarquer. On se retrouve aux Bains comme chaque mercredi pour travailler au journal, année après année, on a de la peine à trouver de nouveaux sujets tellement on a fait de numéros. Contrairement aux prévisions les plus pessimistes, pas grand-chose a changé : les murs sont toujours là, le phare a été nouvellement repeint, le portail a été changé, chaque quatre ans la Ville essaie de privatiser la Buvette et de mettre la main sur notre presqu'île, mais on continue de résister. Le niveau du lac n'a ni monté ni baissé, on a eu des étés froids et pluvieux, puis à nouveau caniculaires. Enfin, les cons sont toujours là, ils se renouvellent à chaque génération.

Dans un moment de lucidité, nous avons évoqué le fait qu'on possédait la formule de l'immortalité. Nous fallait-il la transmettre à l'humanité ? La tant décriée moule quagga avait un avenir et, potentiellement, nous étions assis sur un très très gros tas de pognon. Constantin n'était pas sûr de pouvoir réitérer exactement la recette, il a dit avoir eu sans doute un coup de chance, la magie de l'instant, un poète ça subodore ces choses-là. D'ailleurs, la vieille tante Dimitrinka avait crevé après des centaines de vaines tentatives. On a fini par trancher : à la majorité absolue, on a décrété que l'immortalité et le pognon, c'était quand même pas un but dans la vie.

Alors, et depuis, on continue comme ça. Jusqu'au jour où l'un d'entre nous en aura marre et décidera pour lui de partir. En attendant, pour nous qui gardons tout en mémoire, l'âme devient lourde de souvenirs, de chagrins et de regrets. On continue d'en rire parce qu'on est des rigolos, et les seuls qui peuvent comprendre, c'est nous.

Ceux du journal qui sont devenus comme une famille.

Recette de saison

Le bortsch de l'immortalité

Seuls les ceusses qui auront lu l'article ci-dessous, « Ceux du journal », comprendront la raison de cette recette qui, soit dit en passant, n'offre pas tout ce qu'elle promet. Évidemment, dans l'affaire, l'anonymat du chef qui vous régale les papilles et les pupilles depuis si longtemps est passé à l'as. Mais qu'importe, pour la forme et pour les cinquante années à venir au moins, la rédaction continuera à signer « Le chef ».

Cela ayant été dit, voici la fameuse recette du bortsch de l'immortalité, à peine caviardée. Et je ne veux pas dire par là qu'il y a du caviar dans ce bortsch-là.

Pour quatre personnes, prenez deux belles betteraves crues, un bouquet de carottes fanes, un poireau, un demi-chou blanc pas trop gras, un gros oignon blanc de Moldavie, trois bouteilles de blanc bien sec et quatre pommes de terre bien en chair d'Ukraine. Coupez tout cela en dés et en lamelles, en prenant soin de cuire séparément les betteraves. En cours de cuisson, n'oubliez pas d'ajouter au bouillon, déjà agrémenté de la première bouteille de blanc, les cent grammes de *** préconisés.**

Dans une autre casserole, ébouillantez brièvement une dizaine de kilos de moules quagga dans un bouillon garni d'un bouquet de *** et la deuxième bouteille de blanc. Vous l'aurez compris, la troisième bouteille est pour vous. Vous le valez bien. Videz les moules et réservez. Le démoulage de ces bestioles étant assez fastidieux, je vous recommande de mettre vos gamins à contribution. Aussi sages aient-ils été, ils auront forcément fait une connerie qui mérite une telle punition.**

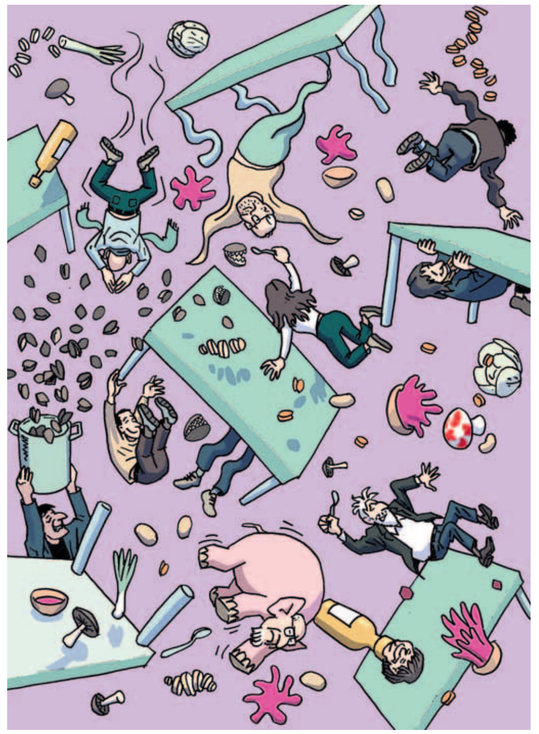
Reprenez vos légumes, mêlez-les pêle-mêle dans le bouillon. Ajoutez les moules dépiautées. C'est presque fini.

Les rigoristes argueront que la recette se fait avec de la crème aigre mais, suissitude oblige, nous utiliserons ici de la crème de Gruyère. Nous y ajouterons un trait d'hérésie d'huile d'olive parfumée à la truffe blanche de Sibérie et bien sûr quelques gouttes de ***.**

Pour le final, jetez une poignée de bon aloi de psilocybes à peine sautés dans un beurre noisette par convive.

À déguster avec une bonne vodka, bien frappée au coin du bon sens, évidemment.

Le chef



DESSIN HERRMANN

Le trésor caché de la Praille

La Praille n'est pas seulement un quartier industriel et commercial. Dans ses entrailles, sous le bitume, se cache l'un des sites archéologiques les plus anciens de Suisse, datant du Néolithique. Paradoxalement, c'est l'un des plus méconnus.

ARMAND BRULHART

La découverte du site se produit en 1936, lors de travaux d'aménagement liés à la canalisation de la Drize, rivière également appelée Eaumorte. Les fouilles sont confiées à l'archéologue cantonal, Louis Blondel. Elles s'étalent en tout sur six mois.

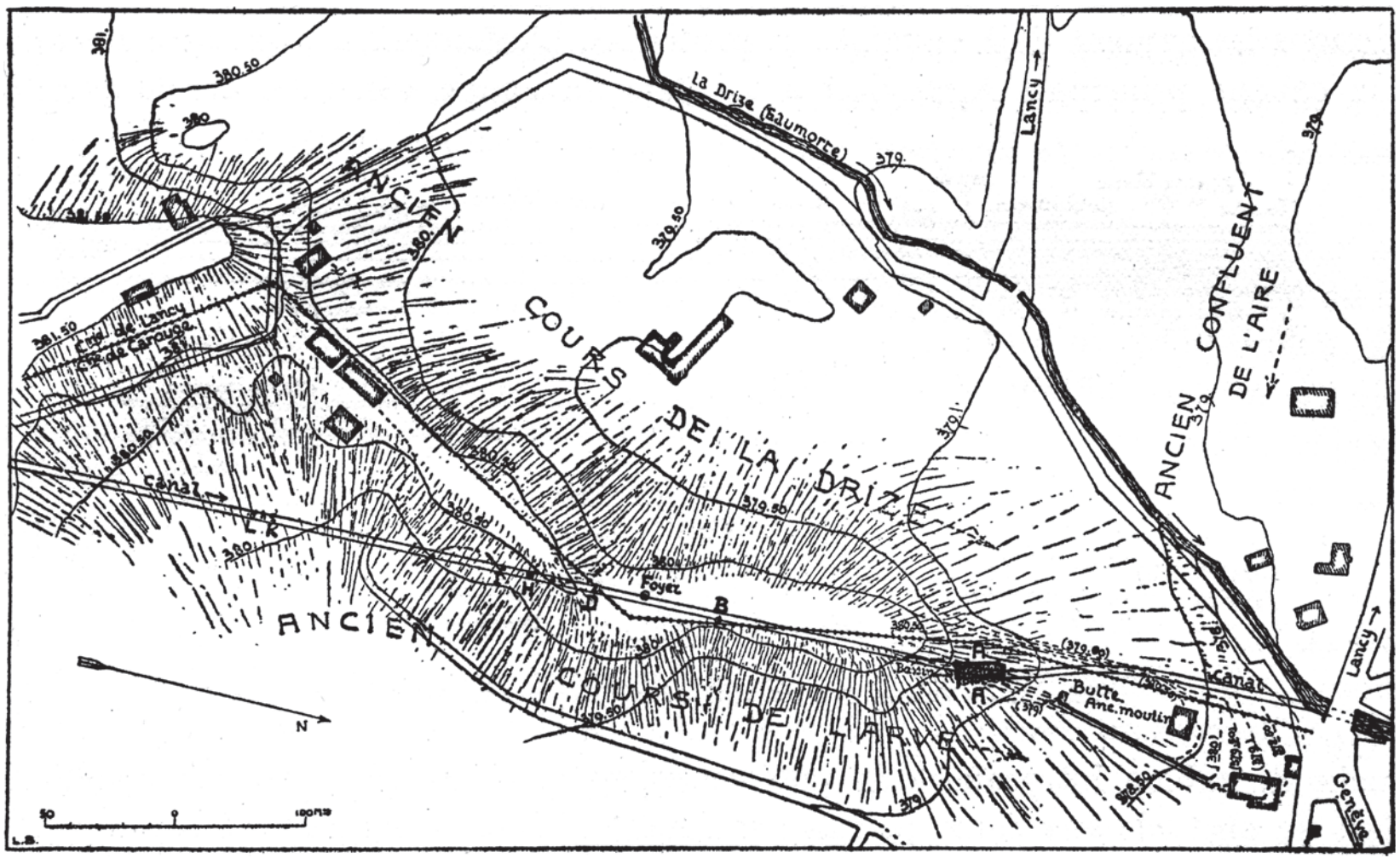
Ce qui rend la découverte remarquable, c'est qu'il s'agit d'un village établi sur la terre ferme, à six mètres de profondeur, et non d'un habitat construit sur pilotis au bord du lac. Il peut être considéré comme l'un des premiers sites néolithiques terrestres relativement complets découverts en Suisse.

Les observations rapportées à la suite des fouilles décrivent un habitat organisé en deux secteurs : une grande hutte, interprétée à l'époque comme l'habitation d'un personnage important, voire du chef du village, et un ensemble de cabanes plus petites, constituant le village proprement dit.

« C'est en A *[sur le plan]*, sous la levée de terre du moulin, que nous avons trouvé la plus importante construction, appuyée à un chêne de grande dimension », explique Louis Blondel par la suite. « Si par un hasard inespéré la fouille du canal n'avait pas traversé longitudinalement cette habitation, il est plus que probable que toute l'agglomération préhistorique eût passé inaperçue. »

Certaines huttes ont bien résisté au temps : « Nous avons pu examiner la hutte la mieux conservée en forme de fer à cheval », dit-il encore, « elle est conservée jusqu'au toit. » Apparemment, ces dernières ont été érigées au bord d'un cours d'eau, plus précisément une ancienne boucle de l'Arve qui suivait approximativement le tracé actuel de la Drize, entre Carouge et Lancy.

Outre les habitations, les fouilles de Louis Blondel permettent de mettre au jour une grande pirogue, qui donne des éclairages sur les modes de déplacement et les activités de pêche, des outils en pierre, des récipients probablement utilisés pour les activités domestiques ainsi que des ossements.



Plan topographique, emplacement du village préhistorique (A à L).

À la suite des fouilles, Louis Blondel publie quatre analyses scientifiques, dans lesquelles on trouve le plan des différentes habitations. Il propose également une datation, faisant intervenir la construction du site bien avant l'apparition des premiers habitats sur pilotis de la rade, soit aux premières phases du Néolithique, 6000 ans avant J.-C.

Ce point a cependant fait débat à l'époque. Werner Lüdi, un autre spécialiste du Néolithique, décide de placer la station de la Praille à une époque moins ancienne, correspondant à l'apparition du sapin rouge (épicéa) dans la région et dont on a trouvé des fragments sur place. Et Blondel de répondre :

« Il ne reste qu'une solution, celle de placer l'apparition du sapin rouge à une époque un peu plus reculée que dans d'autres régions de la Suisse : dans ce cas la station de la Praille pourrait appartenir à une phase plus ancienne du Néolithique. Seules des découvertes subséquentes pourront élucider ce problème des essences qui dépasse notre compétence. De toute manière, la station de la Praille est un des premiers villages terriens un peu complets qu'on ait retrouvés dans notre pays ; à ce titre, elle conserve à nos yeux une réelle importance (*Genava*, t. XVI, 1938, p. 54).

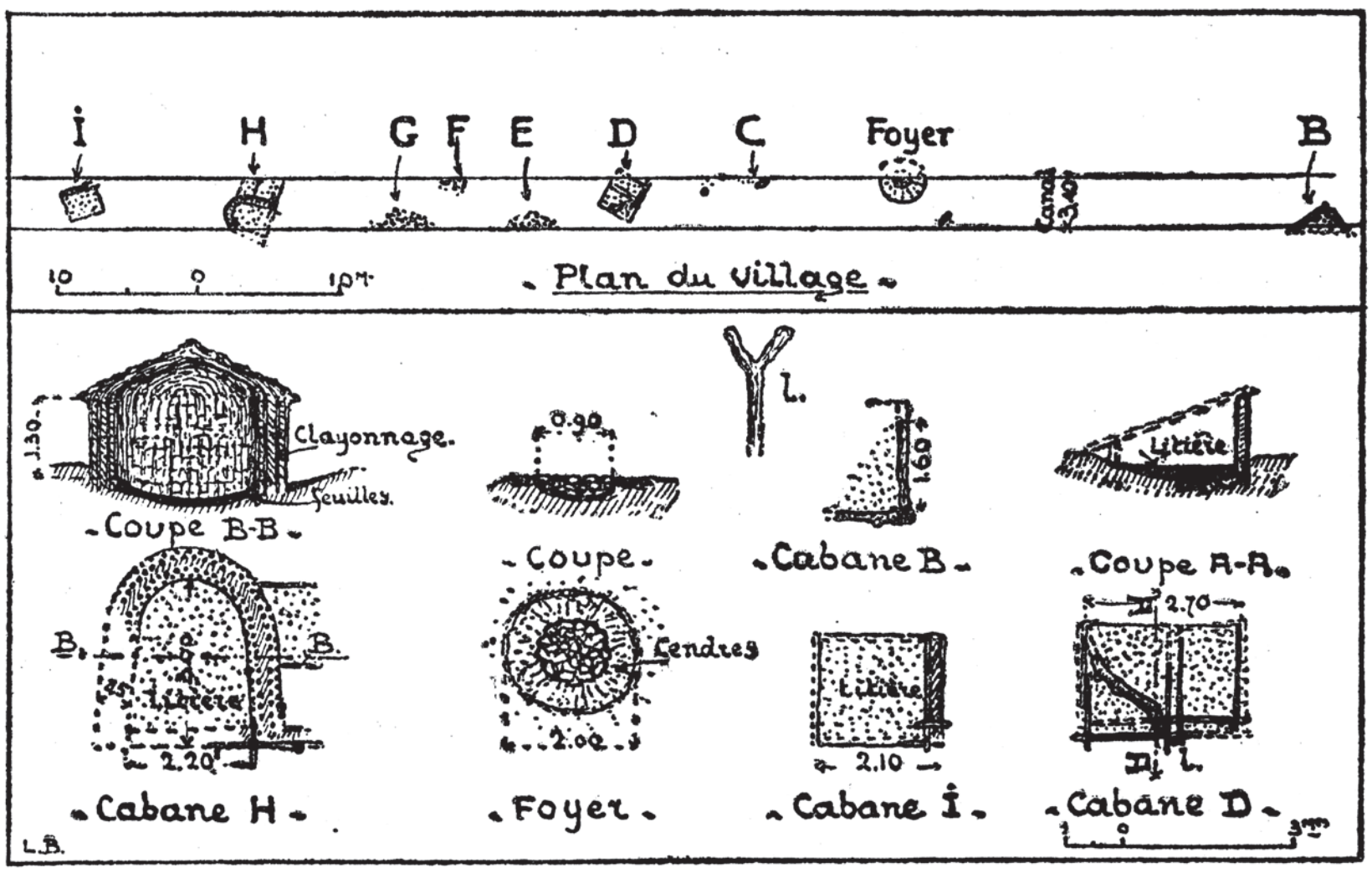
L'archéologue continue par la suite de défendre l'importance de ses fouilles. Il évoque également la présence de nombreuses haches en pierre de l'époque néolithique dans le delta de l'Arve, dans le quartier de l'Usine à gaz, attestant d'une occupation pendant l'âge de bronze et l'âge de fer.

Impossible hélas de poursuivre les recherches pour trouver d'éventuelles preuves, après les fouilles de 1936. Dès la fin de la guerre, le site archéologique de la Praille est sacrifié au développement économique du canton de Genève, à commencer par la construction de la liaison ferroviaire Cornavin-La Praille. Dans les années 1960, un consensus politique permet surtout de négocier l'achat des dernières parcelles de terrain en mains privées, avec à la clé la construction d'un port franc, d'un centre commercial et d'un stade. De nombreuses entreprises peuvent également s'implanter, comme Rolex.

Hormis les quatre analyses réalisées pour Blondel, il ne reste pas grand-chose des fouilles. Certes, les objets trouvés ont été répertoriés, ils sont aujourd'hui au Musée d'art et d'histoire. Ils ont même été dessinés scientifiquement, selon les termes de Louis Blondel. Mais aucune étude scientifique n'a été menée à leur sujet.

Pourtant, l'intérêt de nouvelles recherches ne manque pas. Ne fût-ce que pour déterminer l'âge le plus exact des constructions trouvées sur les bords de l'ancienne Arve, ce que la science permettrait de faire aujourd'hui.

Ironie du sort, lorsqu'on consulte les archives numériques du Musée d'art et d'histoire, impossible de trouver des renseignements sur le site de la Praille. Les serveurs restent muets…



Plan d'une partie du village et des cabanes. Dessins de Louis Blondel (*Genava*, 1938)

Une fois encore, Lionel Gauthier et Philippe Constantin croisent la plume pour vous narrer des vérités historiques, agrémentées, comme il se doit, de quelques oboles.

La vraie histoire

LIONEL GAUTHIER*

Dans la nuit du 23 au 24 octobre 1978, des malfrats s'introduisent au Musée du Léman en découpant un carreau donnant sur la cour puis en sciant un cadenas. Tout tranquillement, le musée n'ayant ni caméra ni veilleur de nuit, ils s'emparent de trois pièces en argent et filent à l'anglaise.

Vous l'aurez deviné, les malfrats savaient ce qu'ils cherchaient et avaient certainement visité le musée quelque temps avant. Malgré leurs tout petits formats (entre 10 et 5 millimètres de diamètre), les trois pièces barbotées avaient une valeur inestimable. Avant d'être des pièces de musées, elles avaient été des offrandes près de 2000 ans plus tôt.

Pendant plus de quinze ans, ces trois pièces furent conservées au Musée du Léman sans que personne en sache rien. Elles étaient dissimulées dans une statue en chêne de 1,25 mètre de haut, statue qui fut retrouvée dans les environs de Villeneuve en 1960. Il aura fallu qu'un spécialiste la restaure pour que les trois pièces soient repérées. Elles permirent alors de situer sa création au I^er^ siècle avant J.-C., ce que la dendrochronologie n'avait pas permis de faire, mais aussi de mieux la comprendre. Avant la découverte des pièces, ses secrets semblaient impénétrables. Un article paru quatre ans plus tôt évoquait par exemple « une curieuse statue de bois dont on ne sait pas si elle fut déesse chrétienne ou païenne, figure de proue ou hôte d'un oratoire ».

L'enquête menée par la police vaudoise n'ayant rien donné, on ne saura jamais ce que sont devenues ces pièces. Peut-être sont-elles aujourd'hui encore conservées précieusement dans une collection privée. On ne saura pas plus qui étaient les malfrats, s'ils étaient trafiquants d'antiquités ou numismates passionnés au point d'organiser un casse. On se doute en revanche que la publicité que le Musée du Léman a cherché à se faire en médiatisant la découverte des trois pièces s'est retournée contre lui. C'est certainement en lisant les articles parus au printemps 1978 que les malfrats, ou leurs commanditaires, ont découvert l'existence des pièces et qu'ils formé leur criminel projet.

* Conservateur (innocent car né quatre ans après le vol) du Musée du Léman.



DESSIN MARIUS MARGOT

L'histoire vraie

PHILIPPE CONSTANTIN

Vous imaginez bien que cette histoire ne m'est pas inconnue. Loin de là, puisqu'une fois n'est pas coutume, j'en ai été l'un des protagonistes directs. Mon ami et confrère, Lionel, évoquait un éventuel numismate passionné et il n'est pas si loin de la vérité. J'étais un jour de 1978 chez l'un de mes oncles, pour ne pas dire mon préféré, dont un des dadas était en effet de collectionner des pièces de monnaies antiques. Il possédait, entre autres, une remarquable vitrine avec un florilège des plus belles pièces des divers empereurs Constantin, on s'en doutera, dont certaines relativement onéreuses.

Les pièces de la statue de Villeneuve, certes inestimables pour leur valeur historique, ne valaient de leur côté cependant pas grand-chose du point de vue pécuniaire. À savoir, un kaletedoy gaulois, indubitablement en argent, et deux oboles grecques en bronze. Trois fois rien somme toute. Vous l'aurez compris, puisque quand on parle aujourd'hui encore d'une obole, on parle d'un don sans grande importance, même si indispensable autrefois pour payer son passage à Charon.

Mon oncle, donc, avait laissé traîner sur son bureau un journal qui évoquait dans un article l'existence de ces trois pièces. Elles ne devaient pas à elles trois représenter plus de cent francs. Le larcin n'en devenait à mes yeux qu'une farce sans conséquence. Ceci pour dire que le pauvre homme n'a évidemment jamais mandaté aucun casse ni quoi que ce soit. J'en porte l'entière responsabilité. De toute façon, les faits sont depuis longtemps prescrits.

Nous sommes donc partis nuitamment avec Guillaume, garçon de bonne famille que j'avais embrigadé pour cette mission sur nos boguets, deux Maxi Puch flambant neufs, puisque nous venions tous deux à peine d'avoir quatorze ans. Il nous fallut, par la route de Suisse, près d'une heure trente pour arriver à Nyon, l'arrière-train en compote. Notre méfait facilement accompli malgré la peur qui nous taraudait, nous sommes revenus, peu vaillants je crois, à Genève.

Malgré la fierté que j'avais d'avoir accompli un acte aussi stupide qu'héroïque, je n'ai jamais donné les pièces à mon oncle. Je savais qu'il m'aurait vertement tancé et renvoyé derechef à Nyon rendre les pièces. Ce que j'aurais dû faire de moi-même. Au lieu de cela, le lendemain, nous sommes allés avec Guillaume au bord du Rhône, et avons payé notre passage et même un peu plus, pour traverser le Styx.

LE CRÈVE CŒUR

Une heure de tranquillité
Florian Zeller
15.9 – 11.10.26
Théâtre | Comédie grinçante | Création

Les Contes du dimanche matin / dès 6 ans
dim 4.10.26
Contes tricotés à l'endroit et à l'envers par Barbara Sauser

Tout ce que vous voulez
Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière
10.11 – 6.12.26
Théâtre | Comédie romantique | Création

Les Contes du dimanche matin / dès 8 ans
dim 29.11.26
Des histoires plein le chapeau par Cathy Sarr

Bakersfield Mist
Stephen Sachs
12.1 – 7.2.27
Théâtre | Comédie sociale | Création

Les Contes du dimanche matin / dès 7 ans
dim 31.1.27
De père en fille par Claire Heuwekemeijer et Aude Pivôt

Une journée particulière
Ettore Scola
2.3 – 28.3.27
Théâtre | Comédie douce-amère | Création

Les Contes du dimanche matin / dès 6 ans
dim 21.3.27
Prenons le temps par Deirdre Foster

Un p'tit caillou dans la chaussure
Pascal Chenu
27.4 – 23.5.27
Spectacle musical | Fantaisie grinçante | Création

Les Contes du dimanche matin / dès 5 ans
dim 23.5.27
Au cœur de l'arbre,
une forêt d'histoires par Claire Parma

Chemin de Ruth 16 / Cologny / Genève
022 786 86 00 / lecrevecoeur.ch

FELDSCHLÖSSCHEN

L'eau douce d'Octodurus

Ce n'est pas vers un ailleurs géographique que ce voyage vous mènera, mais plutôt vers un ailleurs temporel qui vous fera traverser des siècles jusqu'à Octodurus. Octodurus, c'est l'ancienne cité romaine qu'on appelle aujourd'hui, quelque 2000 ans plus tard, Martigny.

FANNY BRIAND



Photographies Steve Booker

Depuis mars 2025, cette ville située dans le pli du coude du Rhône propose une nouvelle attraction : des bains romains. Quoi de plus naturel, me direz-vous, dans un des sites archéologiques romains les plus riches de Suisse, qui n'a, paraît-il, pas encore dévoilé tous ses secrets (un mini-Pompéi serait enfoui sous le terrain de foot).

C'est dans la tête de John Cretton, promoteur immobilier britannico-suisse, féru de Grèce antique et d'archéologie, que l'idée de construire des thermes romains à Martigny a germé. Voulant investir en plaine, il a imaginé un nouveau complexe réunissant un hôtel, un café, un restaurant, un bar à vin et, en hommage aux origines de la ville, ces fameux bains, « Les Bains Publics ». L'ensemble, nommé le quartier du Lô (l'eau) Dzè (l'énergie), est dessiné par l'architecte reconnu Sir David Adjaye. Il se compose de deux bâtiments en briques de terre cuite, façonnées à la main (donnant une belle vibrance aux façades), dans une architecture contemporaine aux lignes épurées. Le tout est accessible en quelque 10 à 15 minutes à pied depuis la gare.

« Les Bains Publics » ont pris place dans les anciennes Caves Orsat, maison viticole importante de la région, qui présentaient l'atout majeur d'offrir une magnifique hauteur sous plafond. L'accueil (chaleureux) se fait, lui, de plain-pied. Il faut ensuite descendre deux étages en ascenseur pour accéder aux thermes. Immédiatement, l'ambiance est posée : lumière tamisée, architecture sobre dans des tons de pourpres, de vieux rose et de bordeaux (clin d'œil à la couleur du vin). Des cylindres de béton évoquent les anciennes cuves, la déco est minimale : des fauteuils et banquettes permettent de se reposer, quelques immenses vases rappelant les céramiques de la Rome antique trônent au pied des murs. C'est chic, sans chichi.

Ici règnent calme et volupté ; les bassins sont alimentés par la source du Marioty (située dans le vallon de Champex, c'est elle qui fournit la ville en eau potable), une eau d'une douceur étonnante. Très peu calcaire, elle enrobe le corps avec onctuosité. Oubliez l'image des Romains qui venaient aux bains non seulement pour se laver, mais aussi, et surtout, pour commercer, converser, cancaner ; l'espace est réservé aux adultes et limité à trente personnes à la fois.

Tout invite à l'introspection et au lâcher-prise. Vous ne trouverez d'ailleurs aucune buse, jet, bulles, courant ou autres animations, mais seulement des bassins de températures différentes (28, 35 et 40°). Car le principe des thermes romains repose sur les bienfaits de l'alternance entre le chaud et le froid. Un premier bassin (le *tepidarium*) à 35° vous accueille. Tout en long, il relie les quatre autres bassins aménagés dans des cuves aux murs immenses. Ni trop chaud ni trop froid, il permet d'entamer la détente et de se familiariser avec les lieux, de ralentir le rythme.

Une fois que vous vous sentez prêt, vous pouvez démarrer le parcours qui traverse les bassins circulaires en passant à travers une des brèches ouvertes dans les parois en béton, offrant de magnifiques jeux de perspectives. Calfeutrés derrière les murs, à l'abri des regards, une autre ambiance vous attend, invitant encore un peu plus à l'introspection. Dans un sens ou dans l'autre, vous passerez du plus chaud (le *caldarium*) au plus froid (le *frigidarium*) ou inversement avec, en option, une douche froide au jet puissant entre chaque bain. Le parcours se termine par un long bassin extérieur à 28°, de quoi vous fouetter le corps entier.

La première demi-heure s'étire, je m'amuse, je m'occupe, j'observe. Je passe d'un bassin à l'autre et voudrais presque entendre les secondes défiler (aucune crainte à ce sujet ; pour l'instant, aucune horloge ne permet de vous repérer dans le temps. Un gong annonce tout de même chaque heure pleine). Puis, petit à petit, je cède. J'ai moins besoin d'être et de me faire exister. Le temps se dilate, je me laisse fondre dans la douceur de ce moment et je m'abandonne dans l'atmosphère feutrée. Un seul bémol peut-être : le léger bruit de fond du système de ventilation et d'aération qui permet de conserver l'espace relativement sec et d'éviter ainsi toute moisissure.

Je ne suis pas sûre d'avoir pu dissoudre tous mes chagrins dans la douceur de cette eau octodurienne, mais j'ai pu, au moins, m'offrir un temps hors du temps. Et ça, ce n'est pas rien.

www.lesbainspublics.ch



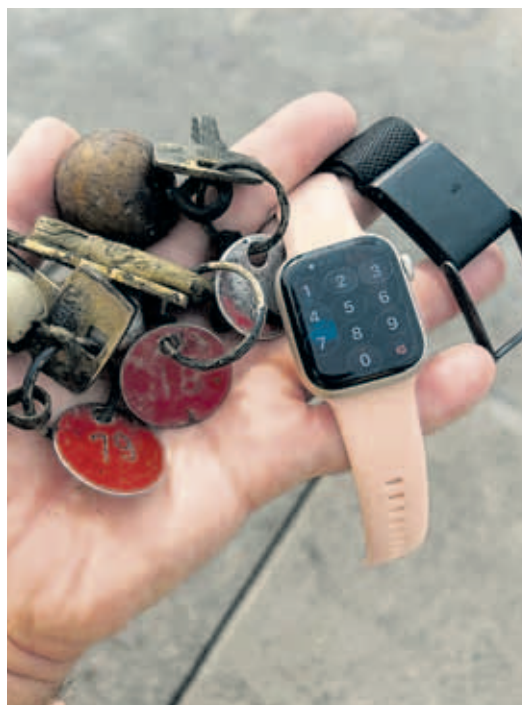


Une pêche miraculeuse

Un beau jour d'été, un drôle de baigneur fait son apparition sur la plage des Pâquis. Sa tenue détonne : au simple calosse, il préfère la combinaison noire qui le moule de la tête aux pieds. Il entre ensuite dans l'eau chargé de tout un attirail, s'enfonce dans les flots le temps qu'il faut avant de remonter à la surface, des trésors dans sa besace. L'opération se répète plusieurs fois pendant la saison. Bizarre, pour ne pas dire étrange…



Photographie Fausto Pluchinotta



FRANÇOISE NYDEGGER

Si ce manège a pu surprendre il y a quelques mois encore, il fait aujourd'hui partie des scènes ordinaires de la vie des Bains. Michel Bachar, car c'est bien lui qui se cache sous cette tenue de plongée, est devenu un fidèle des lieux, apprécié des employés comme des usagers. Et pour cause : cet homme affable, généreux et rigolard s'est fixé pour mission de retrouver tout ce qui se perd dans l'eau et de le rendre à son propriétaire. Ceci de manière bénévole. Pour la beauté du geste, mais surtout pour rendre service.

C'est pour dépanner un ami qu'il est venu la première fois aux Bains des Pâquis en été 2024, lui qui n'y avait jamais mis les pieds de sa vie. Cet ami avait perdu sa bague dans le bassin de beach-volley et se désespérait de la savoir enlisée à tout jamais dans la vase. Soucieux de faire les choses dans les règles (Michel n'est pas pour rien adjudant, spécialiste en renseignement au Centre franco-suisse de coopération policière et douanière), il demande au comité de l'AUBP l'autorisation de pouvoir sonder la zone où il pensait pouvoir remettre la main sur la bague. Ce qui lui est accordé.

Ni une ni deux, cet être plein de détermination passe à l'action. Il a tout ce qu'il faut pour plonger, car c'est sa passion, il a la rigueur nécessaire pour fouiller de manière méthodique les fonds. Et puis il possède le matériel pour mener une telle entreprise : détecteur de surface, détecteur sous-marin, lampe-torche, aimant pour remonter un objet localisé au plus profond. « J'ai fait trois jours de recherches, se remémore Michel. J'ai trouvé la bague du copain… plus 45 autres ! Ça a fait le déclic. Je cherchais depuis un moment comment rendre service à la collectivité. Là, j'avais trouvé ! »

Les occasions de rendre service ne vont pas lui manquer. Car c'est fou tout ce qui peut se perdre aux Bains. Des choses hétéroclites reposent sous les installations balnéaires depuis des jours, des semaines, des décennies, voire plus encore, formant de curieuses strates archéologiques. Ces objets tombent et glissent dans les interstices des dalles de la Buvette ou de celles des vestiaires. Ils échouent sous les plongeoirs où d'intrépides sportifs oublient d'enlever leur montre, boucle d'oreille, médaille ou même portefeuille avant de faire le grand saut. Ça ne pardonne pas. Des bracelets, des natels, des lunettes se détachent aussi des corps qui nagent pour s'enfoncer inéluctablement dans les profondeurs.

Il faut alors toute la ténacité de Michel et de la dizaine de jeunes formés par ses soins ces derniers temps pour que ces biens soient repérés, parfois à plusieurs mètres de fond, et remontés à la surface. « Chaque objet retrouvé est photographié, nettoyé, et si possible remis à son propriétaire », précise Michel. « Encore faut-il qu'il se manifeste. Quand les usagers nous signalent une perte et qu'on arrive à récupérer la bague ou la montre égarée, c'est facile. Mais souvent personne ne réagit lorsqu'au gré d'une recherche ciblée, d'autres trouvailles se font. L'idée serait de faire un jour une brocante avec les objets non réclamés depuis longtemps. »

En attendant, entre deux plongées, Michel achète des chargeurs pour les montres connectées renflouées pour tenter de les réanimer ; il fait briller les pièces de monnaie noircies après leur séjour dans l'eau et remet la recette à Hamid au profit des gardiens pour qu'ils puissent financer leurs déjeuners ; il anime un groupe WhatsApp en informant les principaux intéressés de l'avancée des recherches. Il tient aussi une liste non exhaustive de sa





pêche miraculeuse, où au milieu de petits trésors se mêlent des déchets qui n'ont rien à faire dans l'eau.

À le voir s'activer aux Bains, on se demande ce qui motive cet homme à vouloir pareillement rendre service, lui qui bosse pour l'administration fédérale, qui a une vie de famille bien remplie et d'autres engagements associatifs. À cette question, l'intéressé sourit. « J'ai eu la chance de naître en Suisse, d'une mère croate et d'un père turc. En grandissant, alors que je me sentais seul au monde, je me suis fait une promesse : si je m'en sors, je rendrai à la société une partie de ce que j'ai reçu. L'occasion s'est présentée aux Bains ! »

Michel Bachar, « 58 ans dans les pattes, 18 ans dans la tête » selon ses dires, s'en est bien sorti : depuis plus de trente ans, il œuvre dans le domaine de la sécurité, de la psychologie et de la communication. Ses premières expériences professionnelles l'ont conduit à Zurich au temps de la tristement célèbre « Platzspitz », cette scène ouverte de la drogue qui l'a profondément marqué. « C'était ce qu'on peut voir de pire dans la descente aux enfers des jeunes. » D'où sa volonté de lutter contre ce fléau en s'engageant dans les douanes, où il s'est formé dans l'analyse non verbale et la synergologie, avant de se spécialiser dans le profilage criminel. Notre homme est également actif depuis près de dix ans au sein de l'association Face à Face, à Genève, une structure spécialisée dans la prise en charge de mineurs aux comportements violents.

Aux Bains, c'est plus tranquille. Plus familial. « J'ai une très bonne entente avec Hamid et Éric, le président de l'AUBP, qui m'ont fait confiance dès le début et qui m'ont aidé à mettre en place le service que nous proposons aux usagers. » Comment pouvait-il en être autrement, entre ces êtres de bonne volonté ? Depuis plus de deux ans, Michel se sent ici comme un poisson dans l'eau, à l'aise avec tout le monde, utile à la collectivité. Et il compte bien poursuivre son engagement bénévole qui lui donne une pêche exceptionnelle. Son plus grand plaisir ? « C'est la satisfaction de voir l'autre heureux. Ça n'a pas de prix ! »

Bilan des découvertes depuis 2025 aux Bains des Pâquis

- **115 montres**
- **45 téléphones portables**
- **25 cartes de crédit**
- **95 bagues**
- **35 bracelets**
- **60 colliers**
- **50 clés de cabine**
- **environ 120 kg de couverts sous la Buvette**
- **4 caméras GoPro**
- **85 paires de lunettes**
- **plus de 100 kilos de déchets**

Découvertes insolites :

- **une urne funéraire avec les cendres**
- **un porte-monnaie complet**
- **un sac dame avec toutes ses affaires**
- **le trousseau et les passes des Bains des Pâquis perdus par un employé**

Vous avez perdu quelque chose ? Scannez le code QR qui vous fera rejoindre sur WhatsApp le groupe recherches Bains de Pâquis. Autrement, adressez-vous à un employé de la rotonde qui vous dira comment procéder. Cette prestation est gratuite pour toute recherche simple.



Avec les œuvres de Torchia Ambra, Maeder Math, Gonseth Hanaé, Roman Baldisserotto André, Stierli Volckaert Orlane, Gandara Gabriel, Elsner Arthur, Zivkovic Helena, Kamkar-Parsi Mathilde

La billetterie se rhabille

L'option Chroma du bachelor Arts visuels de la HEAD-Genève est heureuse de poursuivre sa collaboration avec l'Association des usagers des Bains des Pâquis, à travers une nouvelle sélection de travaux d'étudiant·e·x·s destinée aux panneaux de l'ancienne billetterie.

Les pratiques développées au sein de l'option témoignent d'une grande liberté de formes et de médiums, et d'une attention portée aux images, à leur matérialité et à la manière dont elles habitent notre environnement.

À la lisière de la ville et du lac, les Bains des Pâquis sont un lieu de passage et de rencontre, où les corps se croisent, où les regards se posent et où les frontières se brouillent. La surface du Léman reflète tant le ciel que l'aura de la ville, les silhouettes et les mouvements de l'eau, mais aussi, peut-être, les traces moins visibles de nos activités. Des vagues bleues semblent ici se confondre avec les plis d'une matière plastique, tandis qu'ailleurs, un reflet en noir et blanc suspend momentanément la distinction entre ce qui est présent et ce qui n'est que son image.

Les regards se multiplient, se croisent et nous observent. Des yeux assemblés en une multitude de motifs composent un paysage presque liquide, tandis qu'un chat semble absorbé par l'examen de ses propres pensées. Plus loin, la peinture de visages synthétiques, l'un masculin, l'autre féminin, côtoient deux figures esquissées comme des anges. Entre identités numériques, corps familiers et apparitions incertaines, les images interrogent ce qui nous constitue, ce qui nous ressemble et ce qui nous échappe.

Mais le jeu n'est jamais tout à fait innocent. Un dauphin gonflable, objet de loisir et figure familière des plaisirs aquatiques, contient le signe de la contestation policière. L'irruption de cette inscription fait vaciller l'apparente quiétude des lieux. Elle rappelle que les espaces publics, même les plus accueillants, sont aussi des espaces politiques, traversés par des rapports de pouvoir, des conflits et des formes de résistance. Ailleurs, un texte poinçonné se détache sur une grille noire et blanche, comme si les mots devaient trouver leur passage à travers un système de lignes et de contraintes. Enfin, une texture évoquant la peau, surface sensible, enveloppe du corps, frontière fragile entre soi et le monde.

Sans chercher à constituer un récit unique, ces neuf propositions font coexister le trouble et l'humour, la contemplation et la contestation, le vivant et ses simulacres. Sur les panneaux de l'ancienne billetterie, entre l'espace urbain et la surface du lac, elles composent un paysage hétérogène qui nous invite à regarder autrement ce qui nous entoure, mais aussi à interroger les images, les signes et les pouvoirs qui façonnent notre manière d'habiter le monde.

Niels Trannois



affiche Cédric Marendaz

Expérience magique

Vous conviendrez instinctivement que nager dans le lac les mois les plus froids de l'année, c'est assez incongru, même si le phénomène s'étend de plus en plus. Mais nager de nuit, alors là, quelle idée ! Pourtant, aujourd'hui, c'est presque une évidence aux Bains des Pâquis.

Depuis maintenant plus de dix ans, une fois l'heure d'hiver arrivée, les six Nages de nuit entrent dans le calendrier de nombreux amateurs, qui étaient quelques dizaines lors des premières éditions et désormais des centaines chaque soirée.

Sensation unique que l'on ressent une fois dans l'eau froide, parfois glacée, nage dans un cadre exceptionnel, rade illuminée où même les phares des voitures sont beaux à apercevoir au loin, sortie de l'eau accompagnée d'un sentiment d'euphorie avant de vite se sécher, boire un thé ou, depuis l'année passée, une soupe incroyable préparée par les magiciens de la Buvette, puis, dans la mesure du possible, le partage autour d'une fondue, cette fois-ci au chaud, sont les ingrédients qui nous conduisent avec bonheur à offrir cette opportunité unique en son genre au plus grand nombre.

Mais tout cela n'est possible que si l'encadrement tient la route, que ce soit pour l'accueil des participants, l'illumination des lieux et sur le plan sécuritaire. Alors une grosse pensée aux employés des Bains, notamment ceux qui nettoient inlassablement la jetée et les vestiaires, qui reçoivent les nageurs ou qui, chaque année, cherchent le meilleur moyen d'illuminer le parcours des Nages de nuit, soit du phare au plongeoir, pour donner encore un peu plus de magie à l'expérience.

Mais il y a aussi ceux qui garantissent une sécurité à l'expérience aquatique nocturne. Ceux qui resteront attentifs deux heures durant à scruter l'eau, bravant le froid et l'humidité, prêts à intervenir à tout moment. Les membres du Sauvetage, incontournables partenaires à toutes nos manifestations aquatiques, méritent toute notre gratitude.

Qu'ils soient infiniment remerciés !

Cette affiche leur est dédiée.

Coin-coin

NAGE DE NUIT, DE 18 h À 20 h

les mercredis 25 novembre, 16 décembre, 20 janvier 2027, 24 février, 24 mars

Noël en décembre

La période de Noël est prétexte à proposer de nombreuses activités festives et culturelles, dont le Calendrier de l'Avent. Du 1er au 24 décembre, chaque soir une porte s'ouvre sur l'univers d'un ou d'une artiste sur le thème : « Pirates ». Vernissage chaque soir à 19 h avec fondue et vin chaud !

Cette année encore sous la yourte des Bains des Pâquis, nichée au milieu des quatre platanes, des spectacles, des concerts et autres rencontres artistiques sont également prévus :

jeudi 3 décembre à 20 h Carte blanche à Coline Linder & Denis Péan / Voyage immobile, solos croisés de musique du monde
– à 22h Karaoké

vendredi 4 décembre à 20 h Au revoir Château Fort / Concert dessiné avec Joe Dessin & Pylone
– à 21h30 Dancefloor Jukebox

samedi 5 décembre à 20 h Princess Bernard, Ma(ra)donna et moi / Clown, cabaret, performance avec Céline Berneron / Cie 220 Vols
– à 21h « Toute la mer du monde » / Chanson humoristophilosophique avec Alexis Delmastro / Cie de l'Autre
– à 21h30 / Dancefloor Jukebox

dimanche 6 décembre à 20 h
Je ne suis pas venue seule / avec Diane Bonnot / Cie Spectralex
– à 22 h / Projection du film de Paul Grimault *Le Roi et l'Oiseau*

jeudi 10 décembre à 20 h Jusqu'au bout de l'hiver / Théâtre visuel, narration mimée, marionnettes avec Irene Sánchez Asensio / Cie Le Mandarinier
– à 21h30 / Karaoké

vendredi 11 décembre à 20 h Ça serait trop bien / Machine à réaliser nos rêves avec Émilie Pécunia et Antoine Frammery / Cie La Chaloupante
– à 21h30 Dancefloor Jukebox

samedi 12 décembre de 17 h 45 à 18 h 15
La Fanfare de la Touffe « des Bains des Pâquis »
– de 18h15 à 18h45 La marmite de l'Escalade
– à 19 h Ouverture de la cabine du jour du Calendrier de l'Avent
– à 20 h Carte blanche au clown « le Pollu » avec Camille Perrin / Cie Brounïak
– à 21h Le Barbaroké de Mam'zelle Oiselle / Karaoké à l'orgue de barbarie / Cie Fougère Domergue
– à 21h30 Dancefloor Jukebox

dimanche 13 décembre à 20 h
Alice vs Barbe bleue / Conte et marionnettes avec Joane Reymond / Cie Mine de Rien
– à 21h30 Projection du film de Sylvain Chomet *Les Triplettes de Belleville*

jeudi 17 décembre à 20 h Fantazio / Baroud d'un contrebassiste gouailleur underground avec Fabrice Denys
– à 22 h Karaoké

vendredi 18 décembre à 20 h Rictus / Vagabondage octosyllabique de Garniouze, d'après *Les Soliloques du pauvre*, de Jehan Rictus avec Christophe Lafargue / Cie Garniouze Inc.
– à 21h30 Dancefloor Jukebox

samedi 19 décembre à 20 h Mortus Tragicus / Seule en scène tragi-clownesque sur les modèles stéréotypés de femmes avec Julie Serrano / Cie Peau-Ethique
– à 21h30 Dancefloor Jukebox

dimanche 20 décembre à 20 h L'Amor en face B / Spectacle à confidences sur la liberté et l'amour avec Virginie Coze / la Toute Petite Compagnie
– à 21h Dans un Prévert, Immense et Rouge / Solo poétique déjanté avec Laurence Hahusseau / Cie Les Imbéciles Heureuses
– à 22 h Projection du film de Morgan Neville *The Music of Strangers: Yo-Yo Ma & The Silk Road Ensemble*

jeudi 24 décembre à 20 h Repas de Noël des Bains des Pâquis et son lot de surprises

vendredi 25 décembre à 20 h Le Cid…ou presque / Entre soap, tragédie classique et groupe de punk, cette pièce de marionnettes respecte presque la version originale de Corneille avec Maya Bringhen, Charlotte Chabbey, Mathieu Fernandez-V. et Adriano Rausa / Cie Temps Zéro
– à 21h30 Dancefloor Jukebox

samedi 26 décembre à 20 h Dans le silence de l'hiver / Récits d'hiver contés avec Fjolla Elezi, Adriano Rausa et Liv Van Thuyne
– à 21h Les bons contes font les bons amis / Un conteur, un sax et un clavier, pour un voyage dans les contrées jurassiennes avec Aymeric Bouleau, Pierre-André Miserez, Lucien Craviatto / Cie Les Félinats
– à 22 h Dancefloor Jukebox

dimanche 27 décembre à 20 h Carte blanche à l'Office de Phabricants d'Univers Singuliers / Du théâtre pas pareil, une ode au grand palpitant des p'tites gens avec Chantal Joblon et Pascal Rome / Cie OpUS
– à 21h30 Projection du film *Escapade(s)* de Bertrand Groisard avec Chantal Joblon et Pascal Rome



affiche Cédric Battista

BAINS D'HIVER JUSQU'À FIN MAI 2027

BAIGNEURS D'HIVER

L'AUBP met à disposition des vestiaires communs avec douches, toilettes et sèche-cheveux. Ouvert de 9h à 20h30. Entrée : 2 francs. Coupe de Noël, jusqu'à mi-décembre : 30 francs. Abonnement pour la saison d'hiver : 50 francs. AVS/AI/étudiants : 30 francs. Enfants : 20 francs. Le bracelet électronique (5 francs) ouvre le vestiaire dans la zone polo. Autres informations sur aubp.ch

COURS DE NATATION EN EAU FROIDE

Tous les lundis entre 12h30 et 13h30 jusqu'à mi-mai 2027, groupes de 8 personnes au maximum. Inscriptions à la rotonde des Bains, 10 francs par cours.

COURS DE SPORT TOUS NIVEAUX

Tous les vendredis entre 12h15 et 13h15. Prendre un tapis de yoga. Sans inscription. Cotisation : 20 francs par an pour l'AUBP.

SAUNA, BAIN TURC, HAMMAM

Ouvert tous les jours, mardi-vendredi 9h-21h30, samedi et lundi 9h-22h30, dimanche dès 8h
Mardi : journée réservée exclusivement aux femmes. Mixte les autres jours.
Les Bains des Pâquis mettent à disposition
– 2 saunas mixtes
– 1 bain turc mixte
– 1 hammam mixte
– 1 hammam réservé aux femmes
Tarif d'entrée : 22 francs (sauna, hammam et bain turc).
Tous les lundis : 15 francs pour tout le monde.
Abonnement 11 entrées : 170 francs.
Deux grandes serviettes obligatoires (location possible à 5 francs pièce).
tél. 022 732 29 74

FULL MOON SAUNA

sauna, hammam et bain turc jusqu'à 23h30 les soirs de pleine lune, vivez l'expérience Aufguss 24 et 25 novembre, 23 décembre, 22 janvier 2027, 20 février, 21 mars, 20 et 21 avril, 20 mai

NEW MOON SAUNA

les matins de nouvelle lune, de 9h30 à 13h30, découvrez la magie des Aufguss 8 et 9 décembre, 7 janvier 2027, 6 février, 8 mars, 7 avril, 6 mai

LA BUVETTE DES BAINS

Dès 7h du matin, venez contempler le lac et ses couleurs au coin d'un fourneau à bois, laissez-vous tenter par la magie d'une cuisine joyeuse à midi et profitez d'un retour aux sources avec une excellente fondue au Crémant, à déguster de 11h30 à 22h30. Horaires : de 7h à 22h30
Réservation recommandée pour la fondue : tél. 022 738 16 16

« Anniversaires pirates » : réservation ouverte pour un mois d'anniversaire uniquement 3 mois avant le 1er jour du mois, de préférence par courriel sardine.crochet@gmail.com 078 751 65 10

MASSAGES

Des masseurs et masseuses professionnelles vous proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif : séance de 50 minutes à 80 francs.
Pas de paiement par carte.
Horaire : de 8h à 21h tous les jours, du 1er janvier au 31 décembre.
Réservation sur place ou par téléphone au 022 731 41 34 de 9h à 12h les lundis, mercredis et vendredis ou sur le site mains-des-bains.agenda.ch

TAÏ-CHI

Octobre à mars : tous les dimanches de 10h à 11h. Cours ouverts à tous – offerts par les Bains – sans inscription. En cas de pluie ou de vent : abri côté bistrot.
Cotisation : 20 francs par an pour l'AUBP.

MOUVEMENT, MÉDITATION ET RELAXATION

Octobre à avril : tous les samedis de 10h à 11h.
www.reconnexiongeneve.ch



JULIETTE HAENNI

EXPOSITIONS

du 10 novembre au 11 janvier 2027 : Université-Diversité.

du 28 novembre au 28 janvier 2027 : Le vivant sous nos yeux. Photomarathon WWF 2026. vernissage samedi 28 novembre à 11h.

APÉROS POÉTIQUES sous la yourte

Lecture les samedis de 11h à 12h, apéritif offert ensuite. Entrée libre

21 novembre	GE Slam, association genevoise de poésie slam
5 décembre	Michel Dubret
13 février	Sarah Marie
27 février	Fanny Briand
13 mars	Heike Fiedler et Patrice Duret
3 avril	Stéphane Berney
17 avril	Kotzev & Ko
24 avril	Théâtre de Carouge
15 mai	40 ans des Éditions des Sables

SAMEDIS 21 NOVEMBRE, 5 ET 19 DÉCEMBRE

ÉCHECS dès 8h30

en alternance, tournoi et cours

DIMANCHE 22 NOVEMBRE, 17h

« APRÈS LE CHAOS, LA JOIE ! »

Conférence de Luc Berthoud sous la yourte, conférence offerte suivie d'un moment convivial.

NAGE DE NUIT

de 18h à 20h
les mercredis 25 novembre, 16 décembre, 20 janvier 2027, 24 février, 24 mars
▶ voir page ci-contre

DU 1er AU 23 DÉCEMBRE

CALENDRIER DE L'AVENT

vernissage chaque soir à 19h
▶ voir page ci-contre

DU 3 AU 27 DÉCEMBRE

« LA YOURTE PIRATE »

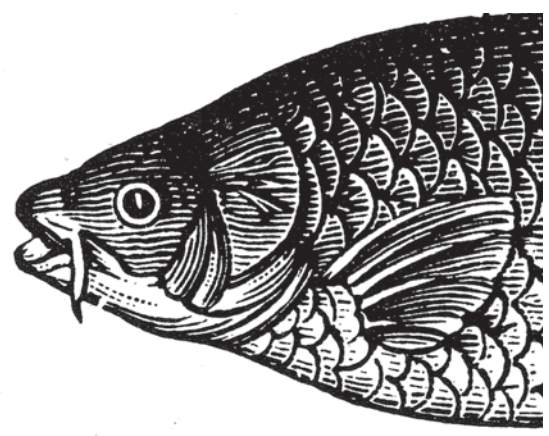
▶ voir page ci-contre

POUR TOUTE INFORMATION
www.bains-des-paquis.ch

facebook et instagram

Écrivez-nous !

Journal des Bains
Quai du Mont-Blanc 30
1201 Genève
journal-des-bains@aubp.ch



JOURNAL DES BAINS

BAINS DES PAQUIS

Le journal de l'AUBP
Association d'usagères·ers·x des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bainsdespaquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Florencio Artigot, Fanny Briand, Armand Brulhart, Philippe Constantin, Joseph Incardona, Philippe Jeanneret, Eden Levi Am, Guy Mérat, Gilles Mulhauser, Françoise Nydegger, Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubet

Conception graphique
Pierre Lipschutz, promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro
Jean-Luc Babel, Cédric Battista, Yvan Benoit, Christian Bréthaut, Coin-Coin, Ambre Domergue, Michel Dufourd, Exem, Hervé Fauvain, Giorgia Filipponi, Lionel Gauthier, Claire-Pascale Gentizon, Juliette Haenni, Gérald Herrmann, Hydromondes, Jehan Khodl, Cécile Koepfli, Anastase Liaros, Aloys Lolo, Yves Magat, Marius Margot, Cédric Marendaz, Fiona Michelet, Mix&Remix, Frédéric Ottesen, Christophe Ponceau, Corina Isac Renaud, Ludovic Savoy, Lyo Scheder, Izet Sheshivari, Mathieu Simonet, Bertrand Tappolet, Tom Tirabosco, Niels Trannois, Fanny Vaucher, Jean-Bruno Wettstein

Publicité
Philippe Constantin journal-des-bains@aubp.ch

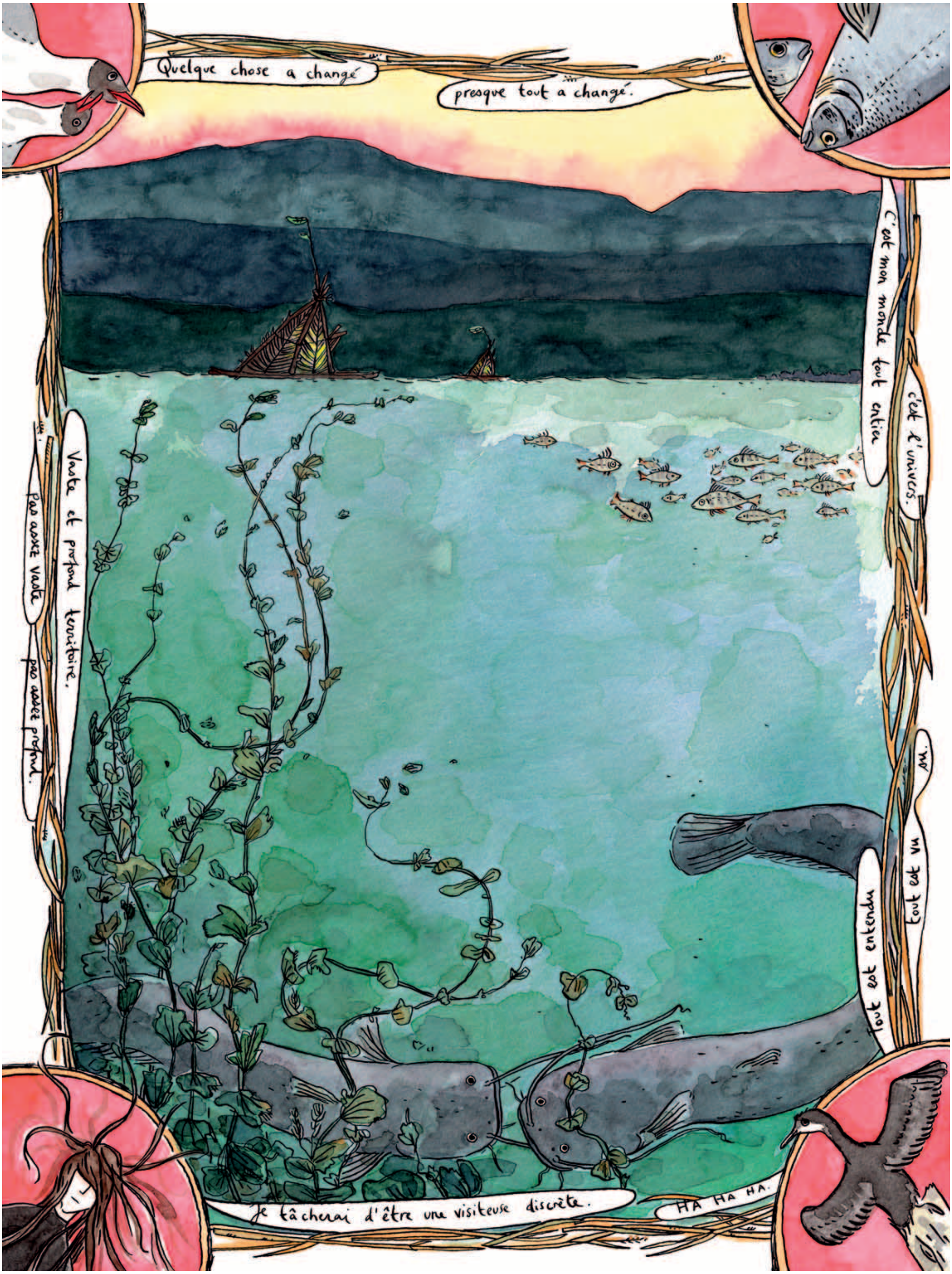
Impression DZB Centre d'impression Berne

Tirage : 5000 exemplaires

© 2026, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution : été 2027

Toutes les éditions du *Journal des Bains* sont disponibles en pdf sur aubp.ch



Le lac (soir)

FANNY VAUCHER fannyvaucher.com